

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera
Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
Band: 39 (1989)
Heft: 3

Bibliographie: Anzeigen = Notes bibliographiques
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

zur Kulturgeschichte des Vormärz und ein hervorragendes Hilfsmittel zur Erforschung von Leben und Werk eines der umstrittensten deutschen Publizisten, der nach den einen ein «revolutionärer Prophet», nach anderen «der deutsche Swift», nach wieder anderen «ein politisierter Schriftsteller ohne politische Begabung» war, der «besser getan hätte, Bücher zu führen als Bücher zu schreiben».

Freiburg (Schweiz)

Albert Portmann-Tinguely

ANZEIGEN - NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

SCHWEIZERGESCHICHTE - HISTOIRE SUISSE

MARGRIT RAGETH-FRITZ, *Der Goldene Falken. Der berühmteste Gasthof im Alten Bern*. Bern, Francke, 1987. 283 S., Abb. ISBN 3-317-01641-8. sFr. 48.- / DM 58.-.

Der goldene Falken war nicht nur der berühmteste Gasthof im alten Bern, er war einer der angesehensten in der Schweiz überhaupt. Im Verlaufe seiner langen Geschichte gehörte er verschiedenen Privaten und von der Mitte des 15. Jahrhunderts bis zur Reformation dem Bischof von Lausanne. 1722 schliesslich ging er in den Besitz der Gesellschaft zu Mittellöwen über. 1905 wurde das traditionsreiche Hotel aufgegeben und das Haus einem Neubau geopfert. Die bewegte Besitzer- und Baugeschichte, die Prominenz aus Politik, Wirtschaft und Kultur, die hier Aufenthalt nahm, und die Schicksale der Besitzer und Pächter werden von der Autorin mit ausserordentlicher Akribie und Detailkenntnis geschildert. Ein reicher Anhang mit Urkunden, Inventaren, Menus und Berichten rundet die bemerkenswerte Gasthofmonographie ab.

Frutigen

Gwer Reichen

MARTIN BUNDI, *Frühe Beziehungen zwischen Graubünden und Venedig (15./16. Jahrhundert)*. Hg. vom Staatsarchiv Graubünden. Chur, Gasser, 1988. 380 S., Abb. (Quellen und Forschungen zur Bündner Geschichte, Bd.2). ISBN 3-907036-07-7. sFr. 54.-.

Martin Bundi legt einen neuen, quellenmässig breit unterbauten, unter anderem auf gründlichen Archivstudien in Venedig beruhenden Band über die Frühbeziehungen zwischen der Alpenrepublik und der Seemacht vom 14. Jahrhundert bis 1603 vor. Dieser führt wesentlich über unsere bisherigen Kenntnisse hinaus. Vor allem zeigt Bundi, dass sich politische, militärische, kommerzielle, gewerbliche und konfessionelle Beziehungen mit Söldnern, Kaufleuten, Getreide- und Salzkauf, Schuh-

machern, Zuckerbäckern spurenweise seit dem 14. und ganz deutlich seit dem ausgehenden 15. Jahrhundert nachweisen lassen. Beeindruckend ist die schon bei Jörg von Werdenberg am Ende des 15. Jahrhunderts erkennbare und dann von den wichtigsten Vertretern der Familie Salis konsequent bis zum grossen Vertrag von 1603 und auch später geführte Venedig-freundliche Politik. Im Laufe des 16. Jahrhunderts wurden die Ansätze immer mehr ausgebaut. Sehr schön wird dabei die Entwicklung des Verkehrs über die verschiedensten Passrouten, wie San Marco, Aprica usw., herausgearbeitet. Breiten Raum erhalten schliesslich die Vorbereitung des politischen Bündnisses von 1603 mit seinen soldienstlichen und kommerziellen Auswirkungen und die Hand in Hand damit wachsenden soziokulturellen Beziehungen. In nüchtern-sachlichem Berichtston wird hier sehr viel Neues und Wichtiges geboten. Der Sinn der Abbildungen ist allerdings nicht immer klar ersichtlich. Ein reicher Anmerkungsapparat, ein Anhang mit 124 bisher nicht oder kaum bekannten Dokumenten von 1307 bis 1603 und ein sorgfältiges Personen- und Ortsregister beschliessen den für die spätmittelalterliche und frühneuzeitliche Bündnergeschichte grundlegenden Band.

Zürich

Hans-Conrad Peyer

DENIS TAPPY, *Les Etats de Vaud*. Lausanne, Bibliothèque historique vaudoise, 1988. 515 p. (BHV n° 91).

N'apparaissant pas avant le milieu du XIV^e siècle, les Etats de Vaud sont attestés de façon incontestable dès 1361. Cette assemblée délibérante, fondée sur le principe du consentement, à l'instar des *concilia* siciliens, des *cortes* espagnoles ou du parlement anglais, n'est pas propre au Pays-de-Vaud, étant donné que les dizains valaisans – par l'intermédiaire du *Consilium generale patrie* ou les Etats des princes-évêques de Bâle peuvent être aussi assimilés à des assemblées délibérantes, au contraire du tribunal des Trois-Etats neuchâtelais qui s'assemble, en 1633, pour «rendre justice sur les difficultez pendantes devant eux», et non pour faire des lois ou des décrets. L'origine des Etats de Vaud doit être recherchée dans l'habitude qu'avaient les villes vaudoises de se renseigner sur les sujets les plus divers, afin d'aboutir à une position commune sur un point déterminé, lorsqu'il s'agissait de répondre à une requête du comte de Savoie. Les villes y étaient convoquées *pro negociis et utilitatibus* de la patrie, comme le rapporte un texte de 1480. Ce faisant les participants aux Etats de Vaud, et plus particulièrement les nobles, y accomplissaient leur devoir vassalique d'aide et de conseil, alors que les villes y étaient représentées pour y défendre leurs libertés et privilèges, ou consentir à des subsides ou à une aide militaire pour la défense du pays.

Seules étaient admises à siéger à cette assemblée les villes dotées de franchises dépendant immédiatement du comte, les villes médiates étant représentées par leur seigneur.

Il en allait de même des nobles puisque seuls ceux d'entre eux, qui tenaient un fief avec justice directement de la baronnie de Vaud, pouvaient siéger aux Etats de Vaud. Les ecclésiastiques étaient également représentés, mais l'évêque de Lausanne siégeait avec les seigneurs laïques, en sa qualité de comte de Vaud.

Ce sont les autorités municipales de Moudon qui décidaient de la convocation des réunions et elles constituaient un bureau permanent des Etats de Vaud.

On sait peu de choses sur les débats eux-mêmes et on relève les traces de plusieurs désaccords entre les ordres. On cherchait cependant à atteindre un *consensus* général, qui postulait la règle de l'unanimité. Les délégués étaient strictement liés aux instructions qu'ils recevaient et ils devaient rendre compte de leur mission à leur retour.

On retiendra plus particulièrement les chapitres 15 et 16 consacrés à la défense des franchises ainsi qu'à la législation et à l'interprétation du droit: les Etats de Vaud agissent face au prince comme un interlocuteur capable de défendre des droits au nom de tout le pays; ils contrôlaient aussi l'activité du prince par le moyen d'un groupe restreint de spécialistes interprétant la coutume. La très remarquable thèse de Denis Tappy, foisonnante de suggestions, de faits et de larges perspectives, déborde le cadre du Pays-de-Vaud et des anciens Etats de Savoie: elle constitue une contribution de très grande valeur à l'histoire du mouvement parlementaire européen.

Auvernier

Maurice de Tribolet

MARCEL GRANDJEAN, *Les temples vaudois. L'architecture réformée dans le Pays de Vaud (1536-1798)*. Lausanne. Bibliothèque historique vaudoise, 1988. XII, 667 p., ill. (BHV n° 89).

Après les cures, traitées en 1986 par Monique Fontannaz, c'est aux temples que la Bibliothèque historique vaudoise consacre un de ses ouvrages. Procédant essentiellement par la mise en perspective de monographies au sujet de chacun des édifices religieux réaménagés ou construits en Pays de Vaud durant l'époque bernoise, l'étude du professeur Grandjean s'attache surtout à cerner la spécificité des «temples neufs», d'abord très modestes, mais marqués dès la fin du XVII^e siècle par les apports des architectes bernois – ainsi le plan ovale –, puis par d'autres influences, genevoises et françaises notamment, appelées à déboucher au XVIII^e siècle sur quelques grandes réalisations – les temples d'Yverdon et de Morges – et nombre de constructions plus communes qui marquent pourtant la physionomie des localités vaudoises. Un survol analytique des conditions matérielles qui ont été celles de l'édification de ces temples, du décor et du mobilier clôt cet ouvrage, richement documenté et superbement illustré, qui s'impose comme une véritable somme, sans équivalent pour la Suisse protestante.

Porrentruy

Michel Hauser

DAVID GUGERLI, *Zwischen Pfrund und Predigt. Die protestantische Pfarrfamilie auf der Zürcher Landschaft im ausgehenden 18. Jahrhundert*. Zürich, Chronos, 1988. 333 S., Abb. (Diss. Zürich 1987/88). ISBN 3-905278-30-8. sFr. 44.-.

Kaum eine historische Arbeit über das schweizerische Ancien Régime unterlässt es, auf die zentrale Bedeutung des Pfarrers im Machtgefüge der reformierten Stadtkantone hinzuweisen; höchste Zeit also, sich einmal gründlich mit dieser so wichtigen Figur und ihrem Umfeld auseinanderzusetzen. Die hier anzuzeigende Arbeit – eine von R. Braun betreute Zürcher Dissertation – schliesst diese Lücke in einer Weise, die weit über den selbstgesteckten Rahmen des zürcherischen Herrschaftsbereiches Gültigkeit beanspruchen darf. Dem Autor ist dabei das Kunststück gelungen, ein enormes Quellenmaterial mit modernen sozial- und mentalitätsgeschichtlichen Methoden zu erschliessen und gleichzeitig auf sehr spannende Weise darzustellen.

Ausgehend von einem klaren, an Habermas, Bourdieu und anderen orientierten theoretischen Konzept, legt der Autor das Beziehungsgeflecht frei, in welchem der Zürcher Landpfarrer und seine Familie standen, er schildert die Zwänge, denen ein durchschnittliches Pfarrerverleben damals unterworfen war, von der Karriereplanung über die Partnerwahl bis zur Sorge um das Überleben als stellenloser Vikar, der nach oft jahrelanger Wartezeit endlich die Pfründe erlangte, die ihm das standesge-

mässe Auskommen sicherte. Neben vielen anderen Aspekten beleuchtet der Verfasser in besonders eindrücklicher Weise Ambivalenz und Widersprüchlichkeit in der pfarrfamilialen Existenz: Auf der einen Seite stehen die vom Standesbewusstsein diktierten Sorgen um die wirtschaftliche Meisterung des Anspruchs, auf der andern steht der Anspruch, den Pfarrhaushalt als den Niederungen der Alltagssorgen entrückte Idylle, als der Dorfgesellschaft vorzuführendes Modell von Partnerbeziehung und Kindererziehung zu gestalten.

Thun

Benedikt Bietenhard

GENEVÈVE HELLER, «*Tiens-toi droit!*». *L'enfant à l'école primaire au 19^e siècle: espace, morale, santé. L'exemple vaudois.* Préface de H. U. JOST. Lausanne, Editions d'en-bas, 1988. 292 p., ill. ISBN 2-8290-0093-5.

Au XIX^e siècle, l'école primaire a été un instrument déterminant pour la mise en place d'une société basée sur le suffrage universel, l'Etat national et la volonté des classes dirigeantes d'assurer le progrès dans l'ordre. Les établissements chargés de scolariser les enfants des classes populaires ont assumé des fonctions qui allaient bien au-delà des apprentissages fondamentaux: lire, écrire, compter.

Dans une étude géographiquement circonscrite au canton de Vaud, Geneviève Heller s'est intéressée à ce qu'elle appelle «la vocation domestique de l'école», c'est-à-dire à l'inculcation de normes – surtout hygiéniques et morales – plus qu'à l'acquisition d'un savoir.

Dans la première partie de l'ouvrage, l'auteur étudie l'évolution de l'environnement scolaire: les bâtiments d'école et les salles de classes, avec leurs aménagements respectifs, ainsi que les intentions qui ont inspiré l'évolution de cette architecture «pédagogique». La troisième partie est consacrée aux initiatives et aux pratiques corporelles qui devaient promouvoir la santé physique et morale des élèves. Y sont étudiées les classes gardiennes, les cuisines scolaires, les colonies de vacances, les visites médicales, de même que certaines matières enseignées, telles la gymnastique et les travaux manuels. La partie centrale de l'ouvrage (beaucoup plus courte que les deux autres) aborde la transmission de normes et de valeurs par les canaux traditionnels de l'enseignement: livres de lecture, exercices d'écriture, punitions.

En insistant sur la volonté de conditionner les corps et les consciences on risque de surévaluer l'emprise normalisatrice de l'école; l'auteur en convient, et voit dans l'étude du décalage entre les objectifs de l'institution et son fonctionnement quotidien une piste pour des recherches futures.

Notons encore que ce travail est pourvu d'un appareil critique solide, mais nullement envahissant, et que le texte est enrichi de nombreuses illustrations et reproductions de documents, toujours accompagnées de légendes claires et exhaustives.

Berne

Marco Marcacci

HERMANUS AMERSFOORT, *Koning en Kanton. De Nederlandse staat en het einde van de Zwitserse krijgsdienst hier te lande 1814–1829.* Den Haag, Sectie Militaire Geschiedenis Landmachtstaf, 1988. 362 S., Karten (Bijdragen van de Sectie Militaire Geschiedenis, Nr. 17; Diss. Leiden 1988). ISBN 90-70677-20-2. hfl 49.50.

Schweizer Söldner bildeten seit dem ausgehenden 16. Jahrhundert einen Bestandteil der niederländischen Armee. Ein vorläufiges Ende fand diese Präsenz nach der Eroberung der Generalstaaten durch Frankreich im Jahre 1796. Nach dem Untergang Napoleons und der Wiedererlangung der Souveränität Hollands galt es, möglichst schnell eine neue Armee aufzustellen. König und Regierung erinnerten sich der Schweizer, und vier neue Regimenter leisteten bis 1829 Dienst in der niederländi-

schen Armee. Hermann Amersfoort hat diese letzte Periode der Schweizer Söldnerpräsenz in den Niederlanden untersucht. Zwei Problemkreise fanden seine besondere Beachtung. Erstens die Schwierigkeiten zwischen der Regierung und den Schweizerregimentern, zweitens die Kontroverse zwischen dem Parlament und dem König. In den Regimentern wurden die heimatlichen Familienstreitigkeiten und Intrigen durch die Offiziere fortgesetzt. 1819 mussten zwei Regimenter gesäubert werden, nachdem Betrugerei und Unterschlagung festgestellt worden waren. Auch die hohen Kosten, die Schweizer kosteten durchschnittlich 30 Prozent mehr als die nationalen Regimenter, erweckten zunehmend Opposition in der Regierung. Der König wollte die Schweizer beibehalten, da ein stehendes Heer eher seinen Interessen entsprach. Die Regierung hingegen plädierte für die Einführung der allgemeinen Wehrpflicht, da sie im stehenden Heer ein königliches Machtinstrument erkannte. Schliesslich war das Parlament stärker, und 1829 verliessen die letzten Schweizer Söldner die Niederlande.

Zürich

Edwin A. van der Geest

BEAT WITSCHI, *Schweizer auf imperialistischen Pfaden. Die schweizerischen Handelsbeziehungen mit der Levante 1848 bis 1914*. Stuttgart, Steiner Wiesbaden, 1987. 303 S. (Beiträge zur Kolonial- und Überseegeschichte, Bd. 39). ISBN 3-515-05063-9. DM 54.-.

Schweizerische Aussenpolitik von den Anfängen des Bundesstaates bis zum 1. Weltkrieg auszuloten, und gerade im Gebiet der Levante, ist ein äusserst schwieriges und mühseliges Unterfangen. Aus begreiflichen Gründen beschränkte sich der Autor auf in der Schweiz greifbares Quellenmaterial. Die Ausbeute des Bundesarchives kann als zufriedenstellend bezeichnet werden, wenn auch, was zu erwarten war, es vor allem an zuverlässigem statistischem Material fehlt. Karge Funde lieferten jedoch die Staatsarchive jener Kantone (ZH, GL, SG), welche den schweizerischen Levantehandel dominierten. Schade vor allem, dass ein zusammenhängender privater Nachlass eines direkt Betroffenen offenbar nicht greifbar war.

Für den Leser gestaltet sich die Lektüre des Buches phasenweise leider sehr schwierig. Eine klarere, übersichtlichere Gliederung, Ausmerzung von Wiederholungen, eine weniger trockene Sprache sowie eine etwas sorgfältigere Redigierung des Textes, auch seitens des Verlages, hätten die Qualitäten der Arbeit besser zum Tragen gebracht. Mit dem Thema nämlich berührt der Autor ein interessantes Gebiet der Schweizer Geschichte, das auch bezüglich anderer Fragen noch kaum bearbeitet ist. Im Schatten der Grossmächte konnten sich Schweizer Kaufleute in der besagten Zeit in der Levante in verschiedenen Branchen durchaus lukrative Märkte erschliessen. Die Arbeit zeigt die Schwierigkeiten des noch jungen Bundesstaates, sich mit einer ganz neuen Situation diplomatisch auseinanderzusetzen. Leider wurden alle diesbezüglichen hoffnungsvollen Bemühungen durch den Ausbruch des 1. Weltkrieges wieder zunichte gemacht, als der Levantehandel zum Erliegen kam.

Luzern

Margrit Steinhauser

GEORGES DUPLAIN, *L'homme aux mains d'or. Werner Reinhart, Rilke et les créateurs de Suisse romande*. Lausanne, Editions 24 Heures, 1988. 203 p.

Dans un livre précédent, Georges Duplain avait déjà mis en évidence le rôle méconnu et pourtant déterminant du mécène Werner Reinhart (1884-1951), de Winterthour, dans l'aventure des fameux *Cahiers Vaudois*. Les recherches poursuivies par l'ancien directeur de l'Agence Télégraphique Suisse débouchent sur ce livre qui fait découvrir dans toute son ampleur l'action du riche Zurichois.

Duplain construit son livre de manière étroitement positiviste. Ramuz, Morax, Bischoff, Ansermet ou Auberjonois: chacun des artistes romands «importants» qui a bénéficié de l'appui désintéressé de Reinhart a droit à son chapitre, dans lequel l'auteur détaille l'aide fournie par le Zurichois, en mettant l'accent sur l'incroyable tact, la discrétion profonde du généreux donateur, en soulignant aussi qu'il ne s'agit jamais d'aumônes, toujours de véritables moyens d'existence. La relation avec Rilke, à qui Reinhart «offrit» Muzot, est, quant à elle, plus longuement développée.

Si ce livre amène de nombreux renseignements nouveaux, il laisse pourtant le lecteur sur sa faim. Fasciné (et il y a de quoi...) par la magnificence de Reinhart, Duplain s'est contenté de décrire l'activité du mécène. Il ne donne que peu d'éléments de contexte, aucun éclairage sur les autres facettes du personnage, ses opinions politiques ou ses relations. Ainsi, lorsqu'il évoque la décision prise en novembre 1939 par Ansermet de ne plus se produire en Allemagne, il continue: «Il [Reinhart] a de très nombreux amis en Allemagne, il connaît la diversité de leurs réactions envers le régime: pour bien des motifs, il ne peut ressentir la situation comme un Romand» (p. 85)... Duplain est ici bien allusif et le lecteur aimerait en savoir plus.

A en croire l'auteur, la correspondance sur laquelle il s'est essentiellement appuyé est volumineuse et très riche. Dommage, dès lors, qu'il n'ait pas eu plus d'ambition et qu'il n'ait pas écrit une véritable biographie de Reinhart.

Lausanne

Alain Clavien

CHARLES STIRNIMANN, *Das «Rote Basel» 1935–1938*. Basel, Reinhardt, 1988. 250 S., Abb. (Quellen und Forschungen zur Basler Geschichte, Bd. 13, hg. vom Staatsarchiv des Kantons Basel-Stadt). ISBN 3-7245-0646-5.

Obwohl die Erforschung der baselstädtischen Zeitgeschichte in den vergangenen Jahren beachtliche Fortschritte gemacht hat, ist die erste Legislaturperiode des «Roten Basel» (1935–1938), das bekanntlich bis in die Zeit des beginnenden «Kalten Krieges» (1950) Bestand hatte, bis vor kurzem ein wissenschaftliches Niemandsland geblieben. Dies ist um so erstaunlicher, als es sich dabei nicht nur um ein Beispiel für eine relativ erfolgreiche Kommunalpolitik zur Zeit der Weltwirtschaftskrise und der wachsenden nationalsozialistischen Bedrohung handelt, sondern auch um eine der wenigen kantonalen Linksmehrheiten in der schweizerischen Zwischenkriegszeit. Das rote Regierungsexperiment am Rheinknie verdient deshalb nicht nur regionalgeschichtliche Beachtung. Als kantonale Sonderentwicklung ist die Epoche des «Roten Basel» auch von gesamtschweizerischem Interesse. Im Mittelpunkt der hier anzuzeigenden Untersuchung steht die sozialdemokratische Krisenbekämpfungspolitik. Obwohl die Linke in Basel-Stadt die kantonalen Regierungsgeschicke auf dem Höhepunkt der Weltwirtschaftskrise übernahm, hatte die neue Mehrheit nach nur drei Jahren eine fast unheimlich anmutende Erfolgsbilanz aufzuweisen. Durch eine keynesianisch inspirierte Finanz- und Wirtschaftspolitik wurde die Arbeitslosigkeit auf ein Minimum gesenkt, das vom Abbau bedrohte Lohnniveau gesichert und die fortschrittlichen kantonalen Sozialwerke sogar konsolidiert. Besondere Verdienste hat sich das «Rote Basel» auf dem Gebiet der inneren Liberalität erworben. Die Innen- und Rechtspolitik der sozialdemokratischen Regierungsmehrheit lag quer zum Zeittrend, der von Enge, Kleinherzigkeit und Intoleranz geprägt war. Neben den inhaltlichen und stilistischen Qualitäten dieser Pionierstudie sind es vor allem die unübersehbaren Gegenwartsbezüge, die die Lektüre zu einem Leseerlebnis machen.

Basel

Aram Mattioli

Arbeitsfrieden-Realität eines Mythos: Gewerkschaftspolitik und Kampf um Arbeit – Geschichte, Krise, Perspektiven. Hg. vom Redaktionskollektiv WIDERSPRUCH. Zürich, Widerspruch, 1987. 226 S., Abb. (Widerspruch Sonderband). sFr. 18.–.

50 Jahre nach Abschluss des Friedensabkommens in der Metall- und Uhrenindustrie versuchen 15 Autorinnen und Autoren, der Geschichte und den Auswirkungen dieses folgenreichen Abkommens nachzugehen und eine Art Standortbestimmung der heutigen Gewerkschaftsbewegung in der Schweiz sowie Perspektiven für die Zukunft zu entwickeln. Wissenschaftlerinnen, Wissenschaftler und Aktive der Gewerkschaften kommen gleichermassen zu Wort.

Eindrücklich wird in mehreren Beiträgen der Mythos des 37er Abkommens als solcher erkannt und demontiert. Das letzte halbe Jahrhundert hat zwar der Arbeiterschaft einen ansehnlichen materiellen Wohlstand gebracht, doch mehr als Folge der bis in die 70er Jahre günstigen Konjunktur als dem Stillehalten in den Betrieben. Im folgenden wird belegt, dass gerade auch das Friedensabkommen in der Arbeiterschaft gar nicht stark verankert war und unter einer umstrittenen Gewerkschaftsführung, u.a. auch unter dem Eindruck der wachsenden faschistischen Bedrohung, zustandekam. Präzis werden die Folgen der langen Zeit der Konkordanz geschildert: ein schwindendes Bewusstsein der Arbeitnehmerinnen und -nehmer, Mitgliederschwund, somit grosser Verlust in der Schlagkraft. Die Probleme, denen sich die Gewerkschaften heute gegenübergestellt sehen, Wandel in den Technologien, Arbeitszeitfragen usw., verlangen nach einem vollen Einsatz und einem Wiedererlernen einer verlorengegangenen Konfliktfähigkeit, so, da sind sich alle Autorinnen und Autoren einig, einer Relativierung des Friedensabkommens. In diesem Sinne hat auch schon in einigen Gewerkschaften ein Umdenken begonnen.

Dieser Band stellt ein gutes Stück kritischer Auseinandersetzung mit wichtigen Fragen unserer Schweizer Arbeitswelt dar, obwohl nicht ganz alle Beiträge gleichermassen zu überzeugen vermögen.

Luzern

Margrit Steinhauser

WERNER ROESCH, *Bedrohte Schweiz*. Die deutschen Operationsplanungen gegen die Schweiz im Sommer/Herbst 1940 und die Abwehrbereitschaft der Armee im Oktober 1940. Hg. von der ASMZ. Frauenfeld, Huber, 1986. 96 S., Karten (Diss. Zürich 1985). ISBN 3-274-00013-2.

Beim vorliegenden Werk handelt es sich um eine vom Zürcher Militärhistoriker Prof. W. Schaufelberger betreute Dissertation. Der Autor gibt in einem ersten Teil einen systematischen und minutiösen Überblick über die verschiedenen deutschen Angriffsplanungen gegen die Schweiz im Sommer und Herbst 1940. Dabei werden die noch vorhandenen Quellenbestände detailliert dargestellt. Alle diese Planungen (zusammengefasst unter dem Stichwort «Tannenbaum») waren bereits bekannt und beschäftigten die Militärhistoriker schon seit längerer Zeit. Insbesondere interessierte die Frage, welchen effektiven Zweck die Planungen eigentlich verfolgten. Waren sie Ausdruck des Willens, die Schweiz militärisch zu besetzen, war es nur vorsorgliches Bereitstellen von Unterlagen, oder dienten sie gar dazu, Hitler von einer Operation gegen die Schweiz abzuhalten? Auch Roesch gelingt es letztlich nicht, zu einer klaren und eindeutigen Antwort zu kommen. Die Quellenlage verbietet auch ihm eine Klärung der zentralen Frage, ob die Schweiz im Sommer/Herbst 1940 echt bedroht gewesen sei. Damit kann auch die Frage, weshalb die Planung nicht realisiert worden ist, wissenschaftlich nicht schlüssig beantwortet werden. Da die Quellen mit grosser Wahrscheinlichkeit vollständig ausgeschöpft sind, erscheint eine Klärung des Problems auch in Zukunft unwahrscheinlich.

Im zweiten Teil wird die Abwehrbereitschaft der Armee im Herbst 1940 untersucht. Im Zentrum des Interesses steht dabei die – heute besonders aktuelle – Frage, welche Abhaltewirkung der Schweizer Armee zugekommen sei. Der Autor stellt einmal mehr die ungenügenden Kriegsvorbereitungen insbesondere in materieller Hinsicht fest. Er zeigt auch auf, dass bis ins Jahr 1940 gewisse Defizite vor allem im Ausbildungsbereich aufgeholt werden konnten. Vor allem der Bezug des Reduits hat sich auf die militärische Lage und auch auf die Stimmungslage bei Soldaten und Zivilbevölkerung sehr positiv ausgewirkt. Nach einer genauen Darstellung der operativen Situation kommt der Verfasser zum Schluss, dass die militärischen Abwehrmassnahmen eine nachhaltige Abhaltewirkung erzielt haben. Er weist aber unmissverständlich darauf hin, dass andere nichtmilitärische Faktoren (z.B. Wirtschaft) ebenfalls berücksichtigt werden müssten. Eine detaillierte Analyse der einzelnen Faktoren und eine Gewichtung erfolgt nicht. Eine solche lag auch nicht in der Absicht des Autors, ist die Arbeit doch schwergewichtig militärisch ausgerichtet.

Bachenbülach

Christian Vetsch

WLADYSŁAW KOZACZUK, *Na peryferiach piekła* (An der Peripherie der Hölle). Warszawa, Wydawnictwo Radia i Telewizji, 1988. 281 S.

Obwohl das Interesse an der schweizerischen Geschichte in den letzten Jahren in Polen stark zugenommen hat, ist leider an der Weichsel das Wissen über die Eidgenossenschaft noch bescheiden. Das Buch «An der Peripherie der Hölle» gibt Auskunft über die Lage der Schweiz während des Zweiten Weltkrieges. Es handelt sich um eine populärwissenschaftliche Darstellung, und mit diesem Buch wird weder neues Archivmaterial präsentiert, noch ein origineller Beitrag zur Geschichte der schweizerischen Neutralität versucht. Ohne hier auf Einzelheiten einzugehen, muss gesagt werden, dass die schweizerische Sekundärliteratur zum Thema nur begrenzt bekannt gewesen ist.

Verhältnismässig ausführlich behandelt der Verfasser die Aktivität der schweizerischen sowie französischen, englischen, polnischen usw. Nachrichtendienste. Angemessenen Platz räumt der Autor auch der oft diskutierten Frage, weshalb die Eidgenossenschaft von militärischen Aktionen des Dritten Reiches verschont geblieben ist, ein. Für die Leser dieser Zeitschrift dürften die Teile des Buches über die schweizerisch-polnischen Beziehungen besonders wichtig sein.

Wladyslaw Kozaczuk hat sein Buch – und das muss nochmals betont werden – in erster Linie für den interessierten Laien in Polen geschrieben. Zum Schluss sei noch gesagt, dass in der Arbeit ein Anmerkungsapparat sowie Namensregister fehlen.

Danzig/Gdańsk

Marek Andrzejewski

ALLGEMEINE GESCHICHTE – HISTOIRE GÉNÉRALE

VICTORIA BROCKHOFF, *Götter, Dämonen, Menschen: Mythen und Geschichten aus dem Zweistromland*. Stuttgart, Freies Geistesleben, 1987. 310 S., Abb. ISBN 3-7725-0918-5. DM 39.–.

Die Auswahl beginnt mit Themen sumerischer Kosmogonie: Erschaffung von Göttern und Menschen, grosse Flut und Erschaffung der Zivilisation durch Götter und Helden, darunter Gilgamesch. Die Symbiose mit Akkad sowie Sumers Entwicklung zur «toten» Kultur werden nach Urkunden, Briefwechseln und religiösen

Hymnen freier erzählt. Hammurabi, Assurbanipal treten etwa auf, ebenso die Hethiter. Die Autorin ist mit der Bearbeitung sumerischer Texte vertraut und will – so das kurze Nachwort – altorientalische Völker für ein breites Publikum sprechen lassen. Die Nacherzählung der Mythen lässt das Original anklingen und ist mit eigenen Übersetzungen bereichert. Weniger überzeugen die freieren, mythologisierenden Erzählungen. Im ganzen wirkt anscheinend ein Programm: Sumers Geschichte ist unsere: Herkunft aus Religion, Verwandlung und Verinnerlichung, nicht aber Verlust von Religion. Das Buch hat ausser einer Karte keine Hilfsmittel, ist aber mit abgebildeten Plastiken und Reliefs der geschilderten Völker illustriert.

Zürich

Nicolas Lienert

JESPER SVENBRO, *Phrasikleia. Anthropologie de la lecture en Grèce ancienne*. Paris, Ed. La Découverte, 1988. 268 p. (Coll. Textes à l'appui). ISBN 2-7071-1768-4. 185 FF.

Svenbro situe son travail d'une part dans la discussion sur la lecture dans l'Antiquité qui oppose les partisans de la lecture à haute voix à ceux qui admettent une éventuelle lecture silencieuse; d'autre part il le conçoit comme complément nécessaire aux études sur l'écriture en Grèce ancienne, largement développées depuis que E. A. Havelock (dont Svenbro est un ancien élève) a publié son *Preface to Plato* (1963). L'intérêt de l'auteur porte donc sur l'image grecque du lecteur, la partie réceptrice trop négligée par une recherche qui travaille presque exclusivement sur la production de l'écrit. Dans les dix analyses d'inscriptions, de l'onomatopée, de la mythologie et de textes littéraires (Sappho, Euripide et Aristophane, Platon) qu'il présente, le livre démontre d'abord l'évidence d'une lecture vocalisée jusqu'au VI^e siècle pour constater ensuite la présence d'une pratique de lecture silencieuse déjà au V^e siècle. A ce retournement, l'auteur fait correspondre trois images de la lecture: la relation généalogique (entre un scripteur-père, une écriture-fille, un lecteur-gendre et un son/sens-fils, le *logos*) correspondrait à l'image de la lecture vocalisée, tandis que le lecteur silencieux se trouverait dans une position, ou bien de spectateur de théâtre devant «l'écriture sonore» du texte-acteur, ou bien d'éromène passif face au scripteur-éraste actif du modèle de l'amour masculin. L'argumentation du livre, reposant essentiellement sur l'étymologie historique et une approche structurale de la mythologie, ne saurait toujours convaincre l'historien; en outre, l'analyse de la situation d'énonciation des inscriptions souffre de l'emploi de concepts bien dépassés de la linguistique pragmatique, dont les théories actuelles auraient permis des interprétations différentes. On regrettera également l'absence de toute tentative de mettre en rapport les résultats des analyses avec le contexte social ou politique des écritures/lectures étudiées. Malgré ces faiblesses, le livre (dont la lecture est facilitée par un index détaillé) est une approche innovatrice et tout à fait stimulante d'une problématique toujours actuelle.

Paris

Thomas Späth

Arbeitsbuch Geschichte: Mittelalter Repetitorium. Hg. von EBERHARD BÜSSEM und MICHAEL NEHER, bearbeitet von KARL BRUNNER. München, Saur, 1987. 329 S., Karten (UTB 411, 8. Aufl.). ISBN 3-598-02631-5. DM 22.80.

Im Vorwort lesen wir, dass «... für eine vertiefte Auseinandersetzung mit Geschichte der tradierte ereignisgeschichtliche Ansatz ungeeignet ist». Aber an Examina werde trotzdem Ereignisgeschichte abgefragt, weswegen zur Vorbereitung dieses Buch geschaffen worden sei. Diesem Zweck vermag das Repetitorium nicht in allen

Teilen zu entsprechen. Einmal ist das Buch – erklärtermassen – hauptsächlich am Deutschen Reich orientiert, zum anderen vermag es die zugegebenermassen vielschichtigen Entwicklungen nicht genügend übersichtlich darzustellen. Die Trennung in Haupttext und eingerahmte Spezialbereiche ist über weite Strecken unklar. Verschiedene drucktechnische Fehler stören zusätzlich.

Bärau

Roland Müller

Zum Problem der Deutung frühmittelalterlicher Bildinhalte. Hg. von HELMUT ROTH. Sigmaringen, Thorbecke, 1986. 424 S., Abb. ISBN 3-7995-7049-7. DM 194.-.

Am Beispiel der Aussage- und Interpretationsmöglichkeiten der germanischen Tierornamentik versammelt der anzuzeigende Band unterschiedliche Zugangsmöglichkeiten und -methoden zu einem Grundproblem der Frühmittelalterforschung. Auf einer Tagung ging es, wie der Herausgeber in seinem einleitenden Beitrag ausführt, um die Prüfung, in welcher Weise die Kunst und Symbolik der Germanen Nord- und Nordwesteuropas bis hinein in die Wikingerzeit durch antike Vorbilder geprägt wurde und wie sich die Christianisierung auf die Entwicklung der germanischen Tierornamentik auswirkte.

Einigermassen chronologisch geordnet, behandeln Böhme, Andreae und Köves-Zulauf antike Vorbilder, während die folgenden Beiträge die frühmittelalterliche Entwicklung aus ganz unterschiedlichen Perspektiven in den Blick nehmen. Aufsätze zu Archäologie, Ikonographie, Numismatik, Philologie, Kodikologie und Religionsgeschichte stammen von Haseloff, Roth, Arrhenius, Müller-Wille, Capelle, Fuglesang, Nordenfalk, Düwel, Hauck, Schmidt-Lorsen, Beck, Mutherich, Ellmers und Hollquist, eingebettet in den einleitenden wie zusammenfassenden Beitrag des Herausgebers. Roth verweist in seinem Problemaufriss auf die besonderen methodischen Probleme bei der Deutung des Sinngehalts von Ornamentik und auf einen bei den Germanen vorhandenen Oberbegriff im Sinne eines «alter ego». Ziel der Tagung wie des daraus hervorgegangenen Sammelbandes sei die Notwendigkeit, «in Zukunft der Methode des Strukturvergleiches wieder breiteren Raum zu geben. Die Wege zur Deutung der germanischen Tierornamentik könnten durchaus über diesen schmalen Pfad zum Erfolg führen» (S. 24). Exemplarisch verdeutlicht dies für den Historiker beispielsweise der Beitrag von Karl Hauck, der unter Aufnahme eines Bilddeutungsmusters des Pisaner Kunsthistorikers Settis «Methodenfragen der Brakteatendeutung» ausbreitet und damit seinen Aufsatzzyklus «Zur Ikonologie der Goldbrakteaten» mit der 26. Folge fortsetzt.

Auf die glänzende Ausstattung des Bandes durch den Verlag sei nachdrücklich hingewiesen.

Oldenburg

Bernd Schneidmüller

BRONISLAW GEREMEK, *Geschichte der Armut*. Aus dem Polnischen übersetzt von F. GRIESE. Zürich/München, Artemis, 1988. 328 S. ISBN 3-7608-1917-6. sFr. 44.-.

Entgegen dem Titel, unter dem der Artemis-Verlag das Buch in deutscher Sprache herausbringt, bildet die Geschichte der Armut ausdrücklich (S. 20) nicht seinen eigentlichen Gegenstand. Die italienische Ausgabe von 1986 folgte dem 1978 abgeschlossenen polnischen Original, das bisher nicht erscheinen durfte, getreuer: «La pietà e la forza». Nicht die Armut selbst, sondern ihre sich verändernde Wahrnehmung und die von ihr hervorgerufenen kollektiven Reaktionen zwischen den

Extremen barmherziger Hilfe (*pietà*) und Androhung des Galgens (*forca*) stehen im Zentrum der Untersuchung: eher eine Geschichte des Mitleids also, wie das Schlusswort ausführt. Geremek hat sich als hervorragender Kenner des Themas bereits durch mehrere Publikationen ausgewiesen, besonders durch seine bereits klassische Arbeit über «*Les Marginaux parisiens aux XIV^e et XV^e siècles*» von 1976, daneben durch die kommentierte Quellensammlung «*Truands et misérables dans l'Europe moderne (1350–1600)*» von 1980 und durch den Beitrag «*Il pauperismo nell'età preindustriale (secoli XIV–XVII)*» in der renommierten *Storia d'Italia* Einaudi (V/1). Den chronologischen Schwerpunkt legt der Verfasser bewusst im 14.–16. Jh., der Zeit eines raschen und grundlegenden Wandels in Einstellung und gesellschaftlicher Praxis gegenüber der Armut. Dieser Wandel wird in die langfristige Perspektive vom urkirchlichen und mittelalterlichen Ethos der Armut, der Kritik des Reichtums, des Gebotes der Barmherzigkeit bis zur aktuellen Diskussion der Ursachen der Armut in der dritten Welt gestellt und auf die wechselnden Wirtschaftslagen und sozialen Prozesse bezogen, die allerdings nur in ihrer Hauptrichtung und in dominanten Trends etwas schematisch in den Blick genommen werden. Geremek betont zwar die Vielfalt der gleichzeitig nebeneinander auftretenden Auffassungen, Einstellungen und Wertsysteme (die Uneinheitlichkeit des Mittelalters bestätigt sich auch hier) wie auch die Langfristigkeit von Grundvorstellungen (z.B. des Themas des «starken», d.h. körperlich arbeitsfähigen, Bettlers), interessiert sich aber doch vor allem für umfassend in Mentalität und Ideologie wirksam werdende Veränderungsschübe: im 12. Jh. bedingt durch das Aufkommen der Geldwirtschaft, im 15./16. Jh. verursacht durch die massenhafte Pauperisierung und «Proletarisierung», die Geremek in ursächlichen Zusammenhang stellt mit der von ihm marxistisch als strukturelle «erste grosse Krise der Feudalgesellschaft» interpretierten sogenannten Krise des Spätmittelalters und ihrer Überwindung. Die sich im 16. und 17. Jh. fortsetzende Pauperisierung wird als Folge der Wandlungen in der Agrarverfassung und der städtischen Gewerbeproduktion im Rahmen der Marxschen These von der ursprünglichen Akkumulation des Kapitals interpretiert. In Reaktion auf diese sozioökonomischen Entwicklungen setzten sich schon im Spätmittelalter mit Höchstlöhnen, Zwangs- und Repressionsmassnahmen gegen Arbeiter, Kriminalisierung der Arbeitsverweigerung, ausschliesslicher Artikulation der Interessen der Arbeitgeber die Grundprinzipien der neuzeitlichen Sozialpolitik durch. Diese Thesen sind nicht neu. Das gedankenreiche, auch methodisch anregende Buch bietet eine knappe, griffige, aber dennoch differenzierte Darstellung und eine Fülle von Informationen und treffenden Beobachtungen dazu; es schildert und interpretiert die Auseinandersetzungen um die Armenfürsorge und um die Bekämpfung der Armut. Da die Anmerkungen äusserst sparsam gesetzt sind und die Bibliographie sich bewusst zurückhält, erschliesst sich indessen nur dem Kenner die reich benützte Literatur. Die Übersetzung von Friedrich Griesse bietet einen flüssigen und insgesamt fast untadeligen deutschen Text.

Zürich

Hans-Jörg Gilomen

BERND MOELLER, *Reichsstadt und Reformation*. Bearbeitete Neuausgabe. Berlin, Evangelische Verlagsanstalt, 1987. 119 S. ISBN 3-374-00030-4. DM 14.–.

1962 veröffentlichte Bernd Moeller in 1. Auflage seine Schrift «*Reichsstadt und Reformation*». Trotz mancher Kritik stimulierte das Buch die Forschung in ausserordentlichem Masse. Zahllose Einzelarbeiten, mehrere Symposien zur Thematik, bereits vier Forschungsberichte bezeugen die Faszination der Fragestellung. 1966, 1972 und 1982 erschienen je eine verbesserte französische, eine erste und eine zweite englische Übersetzung von Moellers Buch.

Der vorliegenden *bearbeiteten Neuauflage* liegt inhaltlich die französische Ausgabe zugrunde. Sie bringt dem deutschsprachigen Leser den Stand von 1966 zur Kenntnis. Im folgenden unternimmt es nun Moeller, im *Nachwort zum heutigen Forschungsstand* (1985) die späteren Arbeiten und Diskussionen einzubringen und kritisch zu hinterfragen. Dabei wird in diesem zweiten Teil (S. 70–97) die ursprüngliche Gliederung bewusst beibehalten: 1. Die Reichsstadt des späten Mittelalters; 2. Die Einführung der Reformation in den Reichsstädten; 3. Die Theologie der Reformation in den freien Städten; 4. Luthertum und Zwinglianismus; 5. Der Niedergang der freien Städte.

Diese Konzeption erschwert allerdings die Diskussion. Das Nachwort auf den Bucherfolg droht apologetisch zu wirken, da der ursprüngliche Aufbau und Ductus zu sehr einengen. Es hat sich inzwischen gezeigt, dass der Massenerfolg der Reformation nicht nur die über 60 Reichsstädte, sondern auch zahlreiche weitere Städtetypen, Stadtregionen, Kommunen und Landschaften mannigfaltiger Organisation erfasst hat. Auch Verlauf und Erfolg reformatorischer Aktivitäten im 16. Jahrhundert sind durchwegs verschieden, auch keineswegs nur von Luther und Zwingli her zu begreifen. Der frühzeitige Tod Zwinglis zum Beispiel eröffnet Fragen nach der Weiterentwicklung reformierter Lebensformen durch Bullinger und Calvin, die bei Moeller kaum Erwähnung finden. Die Frage um die Säkularisierung der Kirchengüter und die entsprechende Neuverteilung wirtschaftlicher und politischer Macht kommen zu kurz.

Dennoch fasziniert die Thematik nach wie vor, und die sorgfältige und kenntnisreiche Aufarbeitung des Forschungsstandes mit seinen Differenzierungen hat – auf die Buchthesen bezogen – durchaus einen Sinn.

Rüschlikon

Karl-Heinz Wyss

HANS BARON, *In Search of Florentine Civic Humanism. Essays on the Transition from Medieval to Modern Thought*. 2 Bände. Princeton, University Press, 1988. XII, 297; 218 S. ISBN 0-691-05512-2; 0-691-05513-0. Je \$ 29.50.

Das «magnus opus» Hans Barons ist, wie jeder Kenner der neueren Renaissance-Forschung weiss, *The Crisis of the Early Italian Renaissance*. Dieses Werk erschien erstmals 1955 und in revidierter Form noch einmal elf Jahre später. Sein Hauptthema ist die Entstehung des florentinischen «Bürgerhumanismus» («civic humanism») zu Beginn des 15. Jahrhunderts, als die Stadtrepublik gleichzeitig durch das Herzogtum Mailand und durch das Königreich Neapel in ihrer Existenz bedroht wurde.

In den hier zur Anzeige vorliegenden zwei Bänden finden sich 18 längere Einzelstudien, die vor, während und nach der Entstehung der *Crisis* geschrieben worden sind. Sie erweitern das bekannte Bild einerseits durch Rückblicke ins Trecento Petrarcas und andererseits durch Ausblicke ins Cinquecento Machiavellis. Der erste Band ist ausschliesslich der «Anatomy of Florentine Civic Humanism» gewidmet und enthält zahlreiche Ergänzungen zum Werk von 1955/1966. Im zweiten Band greift Baron thematisch weiter aus. Er befasst sich in einem ersten Abschnitt mit Fragen wie derjenigen nach dem Einfluss der italienischen Renaissance auf die Länder nördlich der Alpen, mit den soziologischen Aspekten der florentinischen Ideengeschichte des frühen Quattrocento, mit der «Querelle des anciens et des modernes» und ihren Wurzeln in der italienischen Renaissance sowie schliesslich besonders ausführlich mit Machiavelli als Autor des *Principe* und der *Discorsi*. Der zweite Abschnitt enthält zunächst den bekannten Aufsatz über Burckhardts *Kultur der Renaissance* aus dem Jahre 1960, dann eine autobiographische Betrachtung, die deutlich macht, wie und warum Baron zum Erforscher des florentinischen Bür-

gerhumanismus und namentlich der Werke Leonardo Brunis wurde. Den Schluss bildet die englische Version der Einleitung, die der italienischen Ausgabe der *Crisis* (1970) vorangestellt wurde und in welcher sich Baron (teilweise recht scharf) mit seinen Kritikern auseinandersetzt.

Fast alle Aufsätze sind schon früher erschienen, wurden aber für die Neuausgabe zum Teil sehr eingehend revidiert und durch die Einarbeitung neuer Forschungsbeiträge anderer Autoren ergänzt. Obwohl die heutige Renaissance-Forschung vielfach durch andere Fragestellungen beherrscht wird, bleiben die Debatten, die Baron um den Florentiner Bürgerhumanismus führte, nach wie vor relevant und können nicht ignoriert werden. Deshalb ist es zu begrüßen, dass die 18 Aufsätze nun in einer ebenso handlichen wie inhaltlich kohärenten Sammlung neu zugänglich gemacht worden sind. Bei der Lektüre erweist sich der Griff zum Hauptwerk allerdings immer wieder als notwendig.

Basel

Hans R. Guggisberg

MARTIN DINGES, *Stadtarmut in Bordeaux 1525–1675*. Alltag, Politik, Mentalitäten. Bonn, Ed. Röhrscheid, 1988. 582 S., Tafeln (Pariser Historische Studien, Bd. 26). ISBN 3-7928-0566-9. DM 158.–.

Armut ist heute zu einem zentralen Thema der Geschichtswissenschaft geworden; vor einigen Jahrzehnten noch war sie da kaum akzeptiert, wurde geradezu verdrängt, als Missgeschick oder bedauerlicher Untergrund. Nach der zu ihrer Zeit bahnbrechenden Untersuchung von J.P. Gutton über die Armut im Raum von Lyon hat nun der Verfasser sich des quellenmässig gut dokumentierten Falls von Bordeaux angenommen, das im 17. Jahrhundert (nach Überflügelung von Rouen) zur dritten Stadt Frankreichs aufstieg, mit über 50% seiner Exporte vom Weinhandel lebte, neben einer Oberschicht von Parlamentsräten, Grosskaufleuten, Adligen und hohen Geistlichen, einer starken Mittelschicht (von Notabeln, Mittelkaufleuten, besseren Handwerkern) auch eine grosse, zahlenmässig schwankende Unterschicht aufwies. Der Verfasser unterscheidet zwischen der Armut, die sich am Rande des Existenzminimums zu erhalten vermag, und der eigentlichen, auf die Fürsorge angewiesenen Bedürftigkeit. Die Zahl der Bedürftigen belief sich normalerweise auf 15%, stieg aber in Spitzenjahren auf ein Viertel. Unabhängig von der kleinen Eiszeit des Jahrhunderts zwischen 1550 und 1650 gibt es ein durch Bevölkerungsdruck und andere Faktoren verursachtes starkes Ansteigen der Preise gegen Mitte des 17. Jahrhunderts; nicht zuletzt nimmt die Effizienz der staatlichen Steuerschraube zu und verteuert die Lebenskosten. Diese Langzeitstudie äussert sich eingehend zu den Lebensbedingungen der Armen und Bedürftigen, auch zu den Varianten der Fürsorge (die kirchliche – und hier auch die protestantische – inbegriffen). Der Verfasser bietet in seiner Fallstudie aber mehr als das engere Thema, geht auf Sozialstruktur und Verfassung der Stadt ein, untersucht eingehend die Lebensgewohnheiten und die materielle Kultur der Unterschichten, die Formen der Sozialfürsorge, Aspekte der Kriminalität, der Mentalitätsgeschichte. Die Einleitung kann als vorzügliche Einführung in die Problematik bezeichnet werden. Der Band illustriert zugleich die wertvolle wissenschaftliche Brückenschlagfunktion des Deutschen historischen Instituts in Paris.

Zürich

Peter Stadler

Die schöne Kunst der Verschwendung. Fest und Feuerwerk in der europäischen Geschichte. Hg. von GEORG KOHLER und ALICE VILLON-LECHNER. Zürich/München, Artemis, 1988. 224 S., Abb. ISBN 3-7608-0732-1. DM 138.–/sFr. 118.–.

Eine Kulturgeschichte der Verschwendung, die sich mit dem befasst, was ausser zufälligen Abbildungen keine Spuren hinterliess: also mit Feuerwerken, Auf- und Umzügen, rasch aufgebauter und wieder abgetragener Gelegenheitsarchitektur, Trionfi (weltlichen Festprozessionen) usw., kurz sogenannter Wegwerfkunst. Der Herausgeber, Zürcher Philosophiedozent, geht einleitend dem «grossen Augenblick und seinen Spuren» nach, psychologisierend und kulturhistorisch darlegend. Freude an Machtdemonstrationen, an der blossen Prachtentfaltung halten sich da die Waage; auch der Wunsch, durch eine möglichst einmalige Schaudarbietung in der Erinnerung fortzuleben. K. selbst exemplifiziert dies dann in einem weiteren, bereits auf die Spätzeit des Barock verweisenden Aufsatz am Beispiel des augusteischen Dresden und seiner deutschen Feuerwerkstradition die «Rituale der fürstlichen Potestas». Die deutsche Tradition findet ihren ersten Höhepunkt übrigens relativ spät, nämlich anlässlich des grossen Wiener Feuerwerks von 1666, dargeboten bei der Vermählung Kaiser Leopolds I. mit der spanischen Prinzessin Margarita Teresa. In Dresden verzichtete sie dann im Wasserfeuerwerk von 1719 (anlässlich der Ankunft einer mit dem Kurprinzen verheirateten Kaisertochter) in letztem Crescendo. Der Zwinger aber ist der architekturgewordene Rahmen so vieler für den Augenblick konzipierter Festlichkeiten.

Die eigentlichen Zentren solcher Darbietungen aber waren im 17. Jahrhundert Rom und Paris (bzw. Versailles). Die grossen römischen Festlichkeiten (untersucht von Alice Villon-Lechner) lassen sich auf einige Jahrzehnte komprimieren: von 1644 zu Ehren des neuen Doria-Pamphili-Papstes, über den Empfang Christines von Schweden bis zu den 1660er Jahren; die Szenerie wechselte von der mit künstlicher Architektur ausgefüllten Piazza Navona bis zur Piazza di Spagna (mit einer gewaltigen Felsanlage anstelle der späteren «klassischen» Treppe). Das Ganze steht im Spannungsfeld zwischen Friedensdemonstration – Roma als unversehrte Insel inmitten eines kriegsverseuchten Europa –, Glaubenspropaganda und päpstlicher Selbstdarstellung. Man kann in den 1660er Jahren von einer förmlichen Übertragung und «translatio impetii» der Festkultur in die französische Metropole sprechen. Diese Thematik, der sich Dominik Keller annimmt, setzt mit dem Feuerwerk von 1660 ein, zu dem der jugendliche Roi soleil (der diesen Namen seit einem Auftritt als Sonnengott in einem Ballett trug) eigenhändig das Zeichen gab, setzt sich dann in mannigfachen Variationen, Steigerungen auch Decrescendi fort bis zum einstweilen letzten Feuerwerk von 1782 zu Ehren des damals geborenen Dauphin. Weitere Beiträge behandeln den «Vesuv von Wörlitz» (Beat Wyss), sodann die Spätzeit der Feuerwerke im bürgerlichen Zeitalter (Alexandra Reininghaus, Urs Stahel); auch avantgardistische Brandsätze (Dominik Keller), die Pyrotechnik (Markus Mäder) kommen zur Sprache. Die stark kultur- und ästhetikgeschichtlichen Ausführungen hätten noch durch ökonomische Recherchen erweitert werden können: was kosteten solche Festivitäten das Budget; fielen sie da als ernstzunehmende Posten ins Gewicht? Man kann sie, alles in allem, immerhin als relativ populistisch einstufen, da ein grösserer Prozentsatz der Bevölkerung geniessend daran teilhatte als bei den exklusiveren Opern-, Ballett- oder den rein höfischen Festdarbietungen.

Ein solches Buch ruft nach einer verschwenderischen Ausstattung. Sie ist ihm auch zuteilgeworden, in vielen, oft doppelseitigen Farb- und Schwarz-weiss-Reproduktionen. Interessant, dass die modernen Farbaufnahmen an vergegenwärtigender Kraft kaum je an die Gemälde des 17./18. Jahrhunderts herankommen. Der «grosse Augenblick» ist künstlerischem Willen entsprungen und offenbar nur für den Künstler im Abbild nachvollziehbar.

Zürich

Peter Stadler

HEINZ KATHE, *Der «Sonnenkönig»*. Berlin, Akademie-Verlag, 1981. 233 S., Abb.
HEINZ KATHE, *Oliver Cromwell*. Berlin, Akademie-Verlag, 1984. 192 S., Abb.,
Karten.

Diese beiden biographischen Beiträge eines DDR-Historikers zu zwei führenden, aber höchst konträren Persönlichkeiten des «grand siècle» (die übrigens ohne Zutun des Rezensenten verspätet angezeigt werden) können als durchaus geglückte und anschauliche Einführungen in diese Zeit gelten. Sowol das Buch über Cromwell wie dasjenige über Ludwig XIV. sind trotz strukturalistischer Ansätze im grossen ganzen mehr personalistisch konzipiert; die Unterschichten sind in beiden nicht vergessen, treten aber weniger hervor als in westlichen Forschungsansätzen der letzten Zeit. Immerhin kommen die Volksaufstände gegen die absolutistisch angezogenen Steuerschrauben in Frankreich, die Erhebung der Levellers (denen mangelnde Solidarität mit den Bauern vorgeworfen wird) in England recht anschaulich zur Sprache. Daneben gibt es wieder ganz traditionelle Kapitel über Kriegsgeschichte oder einzelne Mätressen. Die Bibliographien sind im ganzen brauchbar; etwas mehr Quellen (und dafür weniger Klassiker des Marxismus-Leninismus) hätten ihnen wohlgetan. Die Abbildungen sind mitunter blässlich geraten, doch geschickt ausgewählt.

Zürich

Peter Stadler

JÜRGEN ZIECHMANN (Hg.), *Panorama der Fridericianischen Zeit. Friedrich der Grosse und seine Epoche*. Ein Handbuch. Bremen, Edition Ziechmann, 1985 (Forschungen und Studien zur Fridericianischen Zeit, Bd. 1). 1037 S., 131 Abb.

Rechtzeitig auf den 200. Todestag Friedrichs II. von Preussen erschien dieses vom Bremer Historiker J. Ziechmann herausgegebene, rund tausend eng bedruckte Seiten umfassende Handbuch zur «Fridericianischen Zeit». In der Flut der Jubiläumsliteratur rechtfertigt es sich durch eine neuartige Konzeption: nicht die Person des grossen Königs, sondern die in Biographien perspektivisch verkürzte und in Detailuntersuchungen auf bestimmte Ausschnitte beschränkte Welt des 18. Jahrhunderts, in der Friedrich lebte und wirkte, soll im Zentrum stehen und möglichst vollständig dargestellt werden. Ausgehend von der Überzeugung, «dass Friedrich in nahezu umfassender Weise an den Lebensaspekten seiner Zeit Anteil genommen und diese teilweise sehr deutlich mitgestaltet hat» (S. 17), werden alle bedeutsamen Phänomene der geistigen, künstlerischen, sozialen, wirtschaftlichen und politischen Realität der Jahre 1740–1786 in meist kurzen, teils alphabetisch geordneten Kapiteln abgehandelt. Da die zeitlichen Grenzen je nach den sachlichen Zusammenhängen überschritten und auch Gebiete, mit denen Friedrich selbst nichts zu tun hatte, berücksichtigt werden, entsteht daraus ein weitgespanntes «Panorama» des 18. Jahrhunderts überhaupt, das von der Philosophie, den politischen Theorien, der Religion, den Wissenschaften und Künsten über das Agrar-, Justiz- und Pressewesen, über Hugenotten, Juden und Freimaurer, über das Feuerlöschwesen, das Glücksspiel und die Mode bis hin zu den internationalen Beziehungen, zur Struktur des Deutschen Reiches und den Entwicklungen in den einzelnen Ländern Europas und Nordamerikas reicht.

Für die rund 150 Themenkreise zeichnen gut hundert vorwiegend deutsche Historiker verantwortlich; darunter befinden sich neben bekannten Namen auch jüngere Wissenschaftler, die sich auf dem behandelten Gebiet als Spezialisten ausgewiesen haben (ein Mitarbeiterverzeichnis fehlt allerdings!). Aus der Schweiz sind U. Im Hof, Bern («Die Schweiz»), und H. K. Schmutz, Winterthur («Anthropologie»), beteiligt. Ein Dutzend der Beiträge stammt vom Herausgeber selbst, der sich in allen

Hauptteilen des Buchs als Kenner der Materie erweist. Anstelle eines kritischen Apparats verzeichnen die Autoren zu ihren Artikeln lediglich die wichtigste weiterführende Literatur.

Der gut lesbare Band bietet so eine knappe Orientierung über eine Vielzahl von Aspekten der Lebenswirklichkeit in der Alten Welt, und als Überblick über die modernen Forschungsinteressen auf dem neuesten Stand ist er sowohl dem Spezialisten, der sich über entlegene Gegenstände informieren will, wie auch dem Studierenden und dem Unterrichtenden zu empfehlen.

Bern

Emil Erne

FERNAND BRAUDEL, ERNEST LABROUSSE (Hg.), *Wirtschaft und Gesellschaft in Frankreich im Zeitalter der Industrialisierung 1789–1880*. Bd. 1, Syndikat, Frankfurt a. M., 1986. 401 S.

Die vorliegende Wirtschafts- und Sozialgeschichte Frankreichs im Zeitalter der Industrialisierung stellt die Übersetzung einer gekürzten Fassung des 3. Bandes der «Histoire économique et sociale de la France» dar, die schon 1976 erschienen ist. Die Übersetzung ins Deutsche besorgten Dieter Hornig, Marianne Kürschner und Ilse Utz. Die Arbeit gibt zunächst einen Überblick über die Gesamtperspektiven des 19. Jahrhunderts und gliedert sich dann in mehrere Problemschwerpunkte, wie die Französische Revolution, die Rahmenbedingungen und die Grundlagen des entwickelten Kapitalismus. Methodisch orientieren sich alle Beiträge an den modernen Forschungsansätzen der Sozialgeschichte und Ökonomie, die sich besonders mit Statistik, demographischer Bewegung, mit Wachstumsfragen, Strukturen der Einkommens- und Vermögensverteilung befassen. Trotzdem fühlen sich die Autoren keiner bestimmten Schule zugeordnet. Ihre weitgehend unabhängigen Standpunkte haben sich ohne politische Klammer angenähert (Albert Soboul, Adeline Daumard, André Armengaud, Pierre Léon, Albert Broder und Maurice Lévy-Leboyer).

Alle Beiträge zeigen die gewaltigen Probleme, die der Wandel in Wirtschaft und Gesellschaft im 19. Jahrhundert – ausgehend von der Französischen Revolution – auslösten. Ernest Labrousse schrieb dazu eine komprimierte Einleitung, in der die strukturellen Voraussetzungen des französischen Industrialisierungsprozesses und der strukturellen Festigung des Industriekapitalismus verdeutlicht werden.

Innsbruck

Helmut Reinalter

PATRICIA O'BRIEN, *Correction ou châtement, histoire des prisons en France au XIX^e siècle*. Paris, PUF, 1988. 342 p. (Coll. «Les chemins de l'histoire»). Traduit de l'américain par M. COTTIAS.

En faisant, il y a quatorze ans, l'histoire de la «rationalité d'une pratique», Michel Foucault laissait, à l'intérieur des prisons, le champ libre aux chercheurs désireux d'étudier les effets de la mise en œuvre de cette technologie. Sept ans plus tard, Patricia O'Brien publiait *The Promise of Punishment*, dont voici la traduction française. Son champ d'exploration: les prisons françaises, au sens large du terme (maisons centrales, de correction pour adolescents, prisons départementales, colonies agricoles ou pénitentiaires, etc.).

Une insipide dissertation de plus sur le système carcéral, déjà défloré à souhait par Foucault et ses «élèves», dont Michèle Perrot? Non. Patricia O'Brien ne s'arrête pas au premier XIX^e siècle, celui des philanthropes et des réformateurs. A partir de sources originales, elle étudie aussi largement la seconde moitié du siècle passé, le plus souvent délaissée par les historiens du système pénitentiaire. A tort.

L'historienne américaine montre que la colonie agricole ou la libération conditionnelle, entre autres nouveautés, continuent à bousculer une institution tout sauf figée. Et quand ce n'est pas celle-ci qui va de l'avant, O'Brien exhume le rôle majeur des premiers concernés en ce domaine: les prisonniers. D'où, sans avoir la brillance d'un André Zysberg lorsqu'il évoque les bagnes, d'intéressantes pages sur les femmes et les jeunes en prison.

De façon significative, Patricia O'Brien, parlant de la science de l'emprisonnement, en arrive à ignorer Bentham et son panoptique. Parce que les théories du juriste anglais étaient à cent lieues de la pratique française quotidienne, nettement plus «retardée»? Il fallait peut-être un œil extérieur à l'Hexagone pour s'en libérer...

Fribourg

Yvan Duc

Correspondance Alphonse de Lamartine – Aymon de Virieu. Tome 1: 1808–1815.

Tome 2: 1816–1821. Textes réunis, classés et annotés par MARIE-RENÉE MORIN. Paris, PUF, 1987. 337 et 437 p. (Publications du Centre de correspondances du XIX^e siècle).

La publication de la correspondance échangée entre Alphonse de Lamartine et son ami, Aymon de Virieu, entre 1808 et 1820, constitue en soi un «événement».

Inédits pour la plupart, l'édition de ces textes – 343 pour l'ensemble de la période – a été établie par M.-R. Morin, Directrice du département des Entrées étrangères à la Bibliothèque nationale de Paris, à qui le marquis de Virieu confia la publication de cette correspondance suite à l'exposition Lamartine organisée sous l'égide de la Bibliothèque nationale en 1969. Un des intérêts de cette édition tient à la forme adoptée: réunis par tranche annuelle, et précédés d'une courte chronologie décrivant les activités réciproques des deux amis, les lettres et poèmes se succèdent dans le temps, succession qui permet de reconstituer les éléments du dialogue amorcé, d'apprécier le rôle joué par A. de Virieu dans les succès littéraires et la carrière diplomatique d'A. de Lamartine. Les notes érudites qui suivent chaque lettre facilitent la compréhension des allusions.

Amorcée par A. de Lamartine en janvier 1808 alors contraint de quitter le collège de Belley et ses amis d'études, la correspondance s'offre à lui comme moyen de briser la solitude et l'oisiveté qui caractérisent son existence, comme support de confidences, voire de confessions.

Vouées à la destruction en raison de leur caractère trop intimiste – conseil qu'A. de Virieu ne suivra pas – ces lettres, dont la fréquence varie selon les années, permettent d'enrichir les données biographiques concernant les conceptions politiques de leur auteur, sa formation littéraire et surtout la genèse des premières œuvres.

Excepté l'assentiment au retour de la monarchie en août 1814, la position politique d'A. de Lamartine est peu tranchée. Ce type de sujet n'est pas spontanément abordé dans ses lettres, il ne l'est que sur les instances de son ami, tel est le cas dans la lettre du 1^{er} décembre 1818. On remarquera qu'à cette période, A. de Lamartine se situe avant tout en adversaire de toutes les tendances politiques susceptibles de renverser l'ordre rétabli depuis peu.

Comment le jeune aristocrate entrevoit-il son avenir? Déjà dans sa lettre du 22 février 1808 il déclare: «mon pli est pris et je veux décidément travailler. J'ai commencé à parler de diplomatie». Cette intention sera fréquemment réitérée, en particulier au cours de l'année 1819. L'échange épistolaire démontre les démarches entreprises par A. de Lamartine, le jeu des relations sociales, le concours apporté par A. de Virieu.

L'autre voie poursuivie: la poésie. Les «Adieux au collège de Belley», stances composées au début de 1808, illustrent les prémices de ses affinités poétiques. Nombreuses sont les lettres où sont insérés les premiers essais de versification, nombreuses aussi celles – surtout entre 1809 et 1811 – qui témoignent de la formation littéraire d'A. de Lamartine. On y retrouve notamment un riche inventaire de ses lectures des poètes tels que Virgile, Plutarque, Pope, Parny, des discours en vers de Voltaire. Témoins stylistiques, les lectures effectuées suscitent également l'inspiration du jeune poète; les projets et compositions d'épîtres, d'élégies se succèdent, s'intensifient à partir de 1816.

La genèse des premières œuvres se situe dans le prolongement de ces projets. Si l'idée de composer la tragédie «Saül» remonte à 1813 suite à la lecture du «Saül» d'Alfieri, A. de Lamartine ne commence réellement ce travail qu'en 1817. Dès janvier 1818, la correspondance échangée entre les deux amis révèle le cheminement de la composition, les encouragements d'A. de Virieu, son rôle dans la promotion de la tragédie, les corrections suggérées, et finalement ses mises en garde: «Il ne faut pas se dissimuler que rien au monde n'est plus difficile que de faire jouer une tragédie aux Français.» L'intuition d'A. de Virieu s'avérera exacte; mal accueillie en octobre 1818 par Talma, acteur célèbre de l'époque, la tragédie ne sera pas jouée.

Le travail effectué par M.-R. Morin est considérable, il procurera aux chercheurs, à tous ceux qui s'intéressent à l'œuvre d'A. de Lamartine, des éléments de réponses jusque-là inconnus. A part quelques points de détails comme l'index dont l'usage serait grandement simplifié si les renvois se référaient directement aux pages, il convient de la féliciter et de l'encourager à poursuivre la publication des deux derniers tomes de cette correspondance.

Pully

Maryse Maget

JEAN-PIERRE BRIAND et al., *L'enseignement primaire et ses extensions. Annuaire statistique, 19^e-20^e siècles*. Ecoles maternelles, primaires, primaires supérieures et professionnelles. Paris INRP/Economica, 1987. 277 p. (L'école à travers ses statistiques). ISBN 2-7342-0109-7. 140 FF.

Ce volume – le deuxième d'une série publiée sous l'égide de l'INRP – constitue une sorte d'édition critique de séries statistiques produites par l'administration scolaire française. L'utilisation des sources quantitatives doit en effet être accompagnée de l'analyse critique des conditions dans lesquelles les données statistiques ont été constituées, afin de signaler les erreurs, les distorsions ou les discordances possibles.

Une cinquantaine de tableaux, commentés et annotés, recensent les écoles et les élèves du secteur primaire et de ses extensions; certaines séries permettent de remonter jusqu'à la Monarchie de Juillet, d'autres à la Troisième République. Les données ne portent que sur la France dans son ensemble, mais les résultats sont ventilés selon les variables garçons/filles, écoles publiques et privées, établissements laïques et congréganistes.

Par sa nature, cette publication est un guide utile pour les chercheurs en histoire des populations scolaires.

Berne

Marco Marcacci

INÈS MURAT, *La II^e République, 1848-1851*. Paris, Fayard, 1987, 533 p.

A l'usage du grand public, il peut y avoir intérêt à présenter l'état d'une question historique. Ce fut sans doute l'intention de l'auteur de cette histoire de la II^e République française – qui est en fait plus une histoire de la Révolution de 1848: on a, en

effet, affaire à un ouvrage déséquilibré dont les deux tiers portent sur l'année 1848 et qui galope ensuite jusqu'au coup d'Etat de décembre 1851; à un ouvrage malheureusement conçu selon un plan à la Seignobos et donnant une vue impressionniste sinon pointilliste des événements, sans arriver à donner une vue d'ensemble voire un essai d'explication de ce qui se passa alors. S'il est question ici ou là de décrire des éléments de la conjoncture économique, des conditions sociales des acteurs, c'est cependant la part de l'histoire politique la plus traditionnelle qui domine. L'auteur a pourtant – ses références, souvent incomplètes (renvoi à la page?), le prouvent – consulté, outre les «classiques», la littérature récente sans omettre des dossiers d'archives: elle n'arrive toutefois guère à en exploiter les résultats au-delà d'une compilation simple. Dès lors, l'ouvrage reprend le plus souvent des interprétations traditionnelles sans parvenir à – ou vouloir – les mettre en cause ou, au moins, les discuter, et sans atteindre à la précision événementielle d'ouvrages anciens de même type (P. de La Gorce, Seignobos précisément).

Lausanne

Jean-Pierre Aguet

AUGUSTE COMTE, *Correspondance générale et Confessions*. Tome VII. 1853–1854. Textes établis par PAULO E. DE BERREDO CARNEIRO et présentés par ANGÈLE KREMER-MARIETTI. Paris, Ed. EHESS/Librairie philosophique J. Vrin, 1987. CI, 326 p. (Archives positivistes).

L'édition du tome VII de la correspondance d'A. Comte permet de franchir une nouvelle étape dans la découverte de la personnalité de cet auteur, les intérêts sont pluriels.

Une introduction minutieusement établie par A. Kremer-Marietti met en perspective les thèmes abordés dans les lettres, le contexte de leur rédaction et leur genèse. Des liens constitués entre les principales composantes de l'œuvre précédant les années 1853–54, contribuent à souligner la filiation et l'évolution qui caractérisent ces deux années.

Monopolisée par la rédaction du tome 3 du «Système de politique positiviste» en 1853 et du tome 4, l'année suivante, la pensée d'A. Comte se manifeste également au travers de la correspondance, pendant didactique de son œuvre théorique. Promoteur d'une nouvelle vision du monde dans ses ouvrages, le père du Positivisme poursuit son œuvre à l'occasion de son activité épistolaire en y jouant le rôle de guide moral et intellectuel, en y démontrant la pertinence de ses conceptions doctrinales et les étapes de leur application.

On retiendra notamment que sur la base d'un diagnostic pessimiste de la situation socio-politique formulé à plusieurs reprises, tel est le cas dans la lettre du 28 avril 1853, A. Comte considère: «l'empire (comme) une faute irréparable qui constitue une impasse sans issue comme sans consistance». Conséquence de cet état de fait, le théoricien du Positivisme, à même titre que les révolutionnaires, insiste sur le caractère inéluctable d'une crise. En revanche, il singularise sa position en s'opposant à l'intervention des positivistes dans le déroulement de la crise. Cette directive ressort par exemple de la lettre du 6 janvier 1853: «Il faut donc encore subir une secousse empirique, due aux républicains de sentiment (...) Les positivistes continueront alors à ne figurer que comme spectateurs.» Toujours dans cette lettre il est précisé qu'à ce stade le rôle pressenti des positivistes se résume à celui de conseils destinés aux républicains afin que ces derniers rassurent la bourgeoisie de leurs intentions non subversives. L'ambition d'A. Comte se situe à plus long terme. Comme il l'indique à ses disciples, le Positivisme, doctrine politique, morale et spirituelle, s'imposera comme seule garantie possible face au Communisme qui menace la France et l'Occident. Il est intéressant de suivre les oscillations quant au rôle, tantôt attribué

au prolétariat, tantôt à la bourgeoisie, dans l'œuvre de régénération sociale. Comme l'indique une lettre du 29 octobre 1854, A. Comte opte en faveur de la couche sociale la plus susceptible de le soutenir dans son œuvre; il envisage à cet effet d'en faire le thème d'une prochaine publication.

La correspondance de cette période reflète encore les démarches touchant à la gestion de la Société positiviste, témoigne de la vitalité de la Société, de ses ramifications à l'étranger.

Pully

Maryse Maget

FRANÇOIS FARAUT, *Histoire de la Belle Jardinière*. Paris, Belin, 1987. 185 p. (Collection Modernités XIX^e & XX^e). ISBN 2-7011-1116-1. 95 FF.

MICHAEL B. MILLER, *Au Bon Marché. 1869-1920. Le consommateur apprivoisé*. Paris, Armand Colin, 1987 (1981 pour l'édition originale anglaise). 273 p. ISBN 2-200-37121-7.

La révolution du commerce de détail reste l'un des phénomènes économiques méconnus du XIX^e et du XX^e siècle. Sous l'effet conjugué de plusieurs facteurs (avènement des chemins de fer, élargissement des marchés, élévation de la productivité, multiplication des produits, réaménagement de l'espace urbain, etc.), l'apparition des grands magasins introduit un nouveau modèle de consommation qui s'étend simultanément à toute l'Europe occidentale et aux Etats-Unis. Avec les ouvrages de François Faraut et Michael B. Miller qui ont le mérite, et non le moindre, de faire sortir l'histoire des entreprises du secteur industriel où elle s'est surtout confinée, notre connaissance de cette transformation majeure du secteur commercial s'enrichit de deux études de cas tout à fait éclairantes.

Spécialisée dans le prêt-à-porter masculin, la Belle Jardinière offre l'exemple d'une maison de commerce qui dès 1830 amorce la lente conversion de la confection du vêtement sur mesure vers des formes industrielles et standardisées. Les facteurs de réussite de l'entreprise sont à rechercher surtout dans la mise en place d'une nouvelle organisation de la fabrication et de la vente qui, alliée à un perfectionnement de l'outillage, repose sur une division poussée du travail et assure à l'entreprise une prospérité qui ne faiblit pas jusqu'en 1930. Utilisant sur une grande échelle le travail à domicile qui ne sera supplanté par l'usine que dans les années 1920, le fondateur, Pierre Parissot, introduit en 1856 la machine à coudre qui abaisse notablement les coûts de production. En aval, il s'appuie sur une concentration de la distribution au détail qui permet un renouvellement rapide des marchandises et un contrôle étroit des ventes. François Faraut donne à ces développements une analyse convaincante, quoiqu'ardue, basée sur une documentation originale patiemment collectée. Mais son ambition de dresser, au pas de charge, le portrait de l'entreprise jusqu'en 1970, date du rachat de la Belle Jardinière par la groupe Agache-Willot, laisse le lecteur sur sa faim. Les années d'après-guerre qui annoncent le déclin de la firme méritent certainement plus que les dix pages qui leur sont consacrées.

Michael B. Miller a laissé de côté chiffres et statistiques pour se préoccuper uniquement de l'histoire sociale du Bon Marché, célèbre grand magasin parisien qui a notamment servi de modèle à Emile Zola pour son roman *Au Bonheur des Dames*. Postulant que le grand magasin est avant tout un produit de la civilisation bourgeoise dont il englobait et menaçait de nombreuses composantes, Miller a orienté son étude dans quatre directions convergentes: le rôle du paternalisme, perçu non seulement comme une réponse stratégique à une contrainte de gestion, mais encore comme une «réponse des chefs d'entreprise à leur propre besoin de socialisation», l'impact des changements sociaux et l'aptitude du Bon Marché à s'y adapter en redéfinissant, sans les abandonner, les valeurs traditionnelles telles que la famille et

les relations communautaires; la dynamique de l'entreprise familiale, capable d'innovation et d'expansion; la nature des structures de commandement qui associent, à mesure que le Bon Marché prospère, des formes familiales héritées des fondateurs, Aristide et Marguerite Boucicaut, à des formes plus impersonnelles et bureaucratisées. Miller ajoute donc, non sans un certain brio, une pièce supplémentaire à la réhabilitation du patronat français dont on avait surtout mis en évidence le conservatisme et le recours à des formes de gestion dépassées. Mais le jugement final sur la capacité d'adaptation d'une bourgeoisie réconciliant modernité et tradition ne doit pas occulter la force des tensions qui, à l'intérieur de ses propres sphères et à sa périphérie, ont marqué son histoire et dont le paternalisme du Bon Marché est un vibrant exemple.

Lausanne

Laurent Tissot

BERNARD MÉNAGER, *Les Napoléon du peuple*. Paris, Aubier, 1988. 445 p. (Collection historique). ISBN 2-7007-2215-9. 155 FF.

Plusieurs travaux consacrés au bonapartisme populaire ont contribué à révéler l'importance de ce phénomène politique. L'originalité de la recherche poursuivie par B. Ménager tient à son orientation qui porte sur la longue durée: le mouvement politique y est abordé dans son intégralité, les enchaînements qui jalonnent son évolution minutieusement retracés, la spécificité qui caractérise les différentes phases finement analysée.

Il ressort que le bonapartisme populaire, généré par le souvenir d'un homme providentiel, se particularise par les glissements successifs de ses composantes sociales et politiques. Défenseur des libertés contre les prérogatives des couches dirigeantes jusqu'en 1848, ce courant, dès le coup d'Etat du 2 décembre 1851, s'achemine vers la redécouverte du principe d'autorité et de la notion d'antiparlementarisme. Les rendez-vous manqués avec les successeurs de Napoléon III, et la quête d'identité, illustrent la dernière phase du bonapartisme populaire qui s'étend de 1871 au début du XX^e siècle.

Sur la base de rapports officiels, de notes de police, de résultats électoraux, et des travaux déjà établis, l'auteur est parvenu à prolonger l'interprétation d'un phénomène politique par une étude conjointe de mentalités et de sociologie culturelle et politique. L'analyse est complexe, en particulier pour la phase couvrant le Second Empire. On regrettera, en revanche, que la période relative à la III^e République n'ait pas fait l'objet d'autant de développements.

Pully

Maryse Maget

JEAN-YVES MOLLIER, *L'argent et les lettres. Histoire du capitalisme d'édition 1880-1920*. Paris, Fayard, 1988. 550 p.

Elargissant les recherches qui avaient abouti en 1984 à la publication d'un livre consacré à Michel et Calmann Lévy, Mollier s'est attaché à dresser un tableau d'ensemble de l'édition parisienne au tournant du siècle. 1880-1920: années capitales pendant lesquelles l'édition passe du temps des éditeurs à celui des grandes entreprises éditoriales. C'est cette mutation que l'auteur s'efforce de comprendre et d'expliquer, mutation au terme de laquelle des nouveaux-venus, Gallimard et autres Grasset, s'imposent au détriment des anciennes gloires de l'édition française, Charpentier ou Firmin Didot.

Pour ce faire, Mollier travaille sur le long terme. Se basant essentiellement sur les archives du Minutier central des notaires, complétées par celles des tabellions actuels lorsque les fonds ne sont pas encore versés aux Archives nationales, il nous

livre une impressionnante galerie de portraits d'éditeurs parisiens, qu'il suit depuis leurs débuts et tout au long du XIX^e siècle. Il les étudie sous l'angle de leur histoire économique, de leurs stratégies matrimoniales, de leurs politiques éditoriales, de leurs attitudes face aux concurrences nouvelles, de leurs rapports avec les auteurs. Il fait ainsi justice de certains mythes, tels celui d'un âge d'or où les éditeurs étaient mécènes. Il peut également pointer certains changements dans la mentalité économique des éditeurs, dans leur réaction au problème du renouvellement du capital ou du placement spéculatif... L'aspect le plus remaquable de cette question est peut-être le renversement de la tendance au monopole sur une part du marché, renversement qui prépare le terrain des holdings modernes.

Si Mollier n'est pas tendre pour les éditeurs, il souligne les responsabilités des auteurs dans la dégradation de leur condition. Non seulement ces derniers répugnent à figurer dans une collection bon marché, mais leur volonté d'être édité à tout prix se révèle suicidaire, puisqu'elle entraîne l'abandon de l'ancien système de règlement, qui était bénéfique aux deux parties, les droits d'auteur étant alors versés sur le dernier bon à tirer de la dernière feuille d'impression.

Le travail de recherche effectué par Mollier est considérable. Malheureusement, l'accumulation de données rend laborieuse une lecture discursive du livre. Aussi, le lecteur simplement curieux s'en tiendra-t-il aux chapitres consacrés aux éditeurs qui l'intéressent, avant de passer aux conclusions. Par ailleurs, équipé d'un index fiable, *L'argent et les lettres* constitue un précieux ouvrage de référence, qui rendra des services à tous ceux qui étudient la vie intellectuelle française du long XIX^e siècle.

Lausanne

Alain Clavien

ANSELM FAUST, *Arbeitsmarktpolitik im deutschen Kaiserreich: Arbeitsvermittlung, Arbeitsbeschaffung und Arbeitslosenunterstützung 1890–1918*. Wiesbaden, Steiner, 1985 (VSWG Beiheft 79). 338 S. ISBN 0506-9416. DM 78.–.

Diese detaillierte Studie, errichtet auf einer reichsweiten breiten Quellenbasis, vermittelt dem Leser Einblick in ein wichtiges Gebiet der Deutschen Sozial- und Wirtschaftsgeschichte. Innerhalb weniger Jahrzehnte nur, hat sich im Kaiserreich der Wandel einer noch weitgehend ländlichen und kleingewerblich orientierten Gesellschaft zum modernen Industriestaat vollzogen. Dass es dabei bezüglich der Mobilität der Bevölkerung zu grossen demographischen Verschiebungen, vor allem von Ost nach West, kam, leuchtet ein. In der neuen anonymen Umwelt und mit steigender Nachfrage gelangten nun eigentliche Arbeitsvermittlungsorganisationen, auf verschiedener Basis, zu zunehmender Wichtigkeit. Die im Zuge der kapitalistischen Entwicklung auftretenden Wirtschaftskrisen schufen die Einsicht für die Notwendigkeit von Arbeitsbeschaffungsmassnahmen, die ebenfalls verschieden, vor allem kommunal, organisiert waren. Auch schildert Faust die langen Auseinandersetzungen um die Arbeitslosenunterstützung. Der 1. Weltkrieg stellte das Land vor eine Unmenge mit dem Arbeitsmarkt verbundene Probleme, denen vom Autor mit Akribie nachgegangen wird.

Luzern

Margrit Steinhauser

MICHAEL SCHMIDT-NEKE, *Entstehung und Ausbau der Königsdiktatur in Albanien (1912–1939): Regierungsbildungen, Herrschaftsweise und Machteliten in einem jungen Balkanstaat*. München, Oldenbourg, 1987. 371 S. (Südosteuropäische Arbeiten 84). ISBN 3-486-54321-0. DM 98.–.

Zur albanischen Geschichte wird ausserhalb Albaniens wenig publiziert. Deshalb ist das vorliegende Buch über die Entwicklung des kleinen Balkanstaates von seiner

Unabhängigkeit bis zur Besetzung durch Italien sehr zu begrüßen. Der Autor hat die innenpolitischen Ereignisse der Zwischenkriegszeit minutiös nachgezeichnet. Es wird deutlich, dass dieses wirtschaftlich rückständige Land ohne eigenstaatliche Tradition, mit divergierenden Interessen der verschiedenen Bevölkerungsgruppen und im Sandwich zwischen den Nachbarn Jugoslawien und vor allem Italien keine Chance auf eine gedeihliche Entwicklung hatte. Der Weg führte über zahlreiche Krisen und Regierungsumbildungen zunächst zu einer Präsidial- und dann Königsdiktatur unter Ahmet Zogu. Italien, das Albanien stets als seinen Hegemonialbereich betrachtete und wachsenden Einfluss ausübte, bereitete schliesslich am 7. April 1939 der jungen Eigenstaatlichkeit ein vorläufiges Ende.

Das Buch Schmidt-Nekes ist ausserordentlich materialreich und detailliert und für Albanien-Historikerinnen und -Historiker sehr nützlich. Es trägt in gewissem Sinne den Charakter eines Nachschlagewerkes, der durch den prosopographischen Anhang verstärkt wird. In albanischer Geschichte weniger Beschlagene werden der Fülle von Einzelheiten aber etwas hilflos gegenüberstehen und vor lauter Bäumen den Wald kaum finden.

Zürich

Nada Boškowska

GERHARD BOTZ, *Krisenzonen einer Demokratie*. Gewalt, Streik und Konfliktunterdrückung in Österreich seit 1918. Frankfurt; New York, Campus, 1987. 389 S. (Ludwig-Boltzmann-Institut für Historische Sozialwissenschaft: Studien zur Historischen Sozialwissenschaft Bd. 9). ISBN 3-593-33884-X. DM 68.-.

Diese Aufsatzsammlung vereinigt 13 zumeist anderenorts erschienene Aufsätze, die sich mit den innenpolitisch besonders konfliktträchtigen Schlüsselereignissen der Ersten Republik von 1918 bis 1938 – Revolution 1918/19, Wiener Justizpalastbrand 1927, Ausschaltung des Nationalrats 1933, Februaraufstand 1934 und «Anschluss» 1938 – beschäftigen. Das Erkenntnisinteresse von Botz zielt auf die Ursache von Gewalt als Mittel der innenpolitischen Auseinandersetzung, die er aus den politischen und sozialen Strukturen und Prozessen der österreichischen Gesellschaft zu erklären versucht. Dabei zeichnet er ein Bild der österreichischen Geschichte in der Zwischenkriegszeit, in der sich Perioden schwerer Konflikte, die mit den Mitteln politischer Gewalt und/oder wirtschaftlicher Streiks ausgetragen wurden, sowie Phasen diktatorischer oder kompromissbestimmter Lösungsansätze abwechselten.

Hervorzuheben sind zwei Befunde: Die Arbeitslosigkeit des jeweiligen Vorjahres «als die weitaus stärkste Einzelursache von Gewalt» (S. 44) und die Erkenntnis, dass in wirtschaftlich günstigeren Zeiten der Streik als Mittel der Austragung sozialer Konflikte überwog (S. 310). Daraus folgt ein enger Zusammenhang zwischen der Bereitschaft zur Gewaltanwendung und hoher Arbeitslosigkeit in Krisenzeiten. Hier liegt ein über das historische Erkenntnisinteresse hinausreichendes aktualisierbares Ergebnis. Dies gilt auch für die von Botz herausgearbeiteten sozialen Hauptträger politischer Gewaltanwendung in der österreichischen Geschichte nach 1918. Bei ihnen handelte es sich zumeist um Gruppen, die nicht im Berufsleben eingebunden waren (Arbeitslose, Invalide, Rentner, Auszubildende, Schüler und Studenten). Botz knüpft daran die These, dass diese Gruppen auch heute ein durchaus radikalisiertes Protestpotential in der österreichischen Gesellschaft darstellen könnten.

Allschwil

Hermann Wichers

MICHAEL RUCK, *Bollwerk gegen Hitler? Arbeiterschaft, Arbeiterbewegung und die Anfänge des Nationalsozialismus*. Köln, Bund, 1988. 230 S. (Geschichte der Arbeiterbewegung). ISBN 3-7663-3082-9. DM 29.80.

Mit einem Rückgriff auf das Krisenjahr 1923 versucht Ruck zusätzliche Aufschlüsse über die Ursachen und Hintergründe jener problematischen Strategie zu erhalten, mit der die Sozialdemokraten und Freien Gewerkschaften nach 1930 erfolglos der nationalsozialistischen Machtergreifung zu begegnen suchten. Unter Beizug der im Anhang erstmals veröffentlichten Dokumente einer Umfrage des Allgemeinen Deutschen Gewerkschaftsbundes zur «Ausdehnung des Faschismus und der gewerkschaftsfeindlichen nationalistischen Bewegung» geht Ruck zunächst der Frage nach, wie stark sich auf dem Höhepunkt der Nachkriegskrise von 1922/23 positive Affinitäten zum Rechtsextremismus in der Arbeiterschaft entwickelten. Er kommt dabei zum Schluss, dass, stärker als bislang angenommen, auch unter den Arbeitern rechtsextreme Anfälligkeiten ausgeprägt waren. «Der typische <Nazi-Arbeiter> des Jahres 1923 war jugendlichen Alters, arbeitete in einem handwerklich-patriarchalischen Klein- oder Mittelbetrieb, lebte in ländlich-kleinstädtischer Umgebung oder stammte zumindest von dort und war bislang politisch eher indifferent gewesen» (S. 167). Im weiteren untersuchte Ruck, wie SPD und Gewerkschaften die von den Nationalsozialisten ausgehenden Gefahren einschätzten und welche Strategien sie dagegen anwandten. Weder verharmlosten noch verkannten die meisten Partei- und Gewerkschaftsführer die Gefahr von rechts, doch wie 1933 zeigte sich schon 1923 jene «attentistische und gouvernemental-legalistische» Grundorientierung in Verhalten und Strategie, die sie vom Planen und Ergreifen direkter Kampfmassnahmen abhielt und sie in «abwartender Pose» verharren liess. 1923 konnten das Scheitern dieses legalistisch-etatistischen Kurses und die eigene Ohnmacht dank der Schwäche der Rechten noch kaschiert werden, 1933 nicht mehr.

Bern

Albert Tanner

BERNHARD R. KROENER, ROLF-DIETER MÜLLER, HANS UMBREIT. *Organisation und Mobilisierung des deutschen Machtbereichs. Kriegsverwaltung, Wirtschaft und personelle Ressourcen 1939–1941*. (Das Deutsche Reich und der Zweite Weltkrieg, Band 5/1). Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt, 1988. 1062 S., Abb. ISBN 3-421-06232-3.

Wenn man die Karte des Machtbereichs des Deutschen Reiches und seiner Verbündeten für Dezember 1941 anschaut, so erstaunt diese gewaltige Ausdehnung, eine Kontrolle über fast ganz Europa. Aber Flächenfarbe einer Karte bedeutet oft nur sehr beschränkte Kontrolle, und auch diese zwingt zum Einsatz von Truppen von Norwegen bis zur Biskaya, im Balkan und in Nordafrika, in den weiten Gebieten des Russischen Reiches, also zu einer schwächenden Zersplitterung. Dabei waren die personellen und materiellen Möglichkeiten der Achsenmächte gar nicht so glanzvoll, und dies um so mehr, als mit den Vereinigten Staaten ein neuer, von seinen Möglichkeiten her gewaltiger Gegner ins Geschehen eingriff. Doch schon vorher hatte Deutschland (und am Beispiel Deutschlands wird dies hier deutlich gezeigt) seine Leistungsgrenze erreicht. Wegen der Verluste und des Geburtenausfalls im Ersten Weltkrieg gab es in der Generation der Leutnants und der Obersten gewaltige Lücken, und dies gilt sinngemäss auch für die Wirtschaft. Der Führer und seine Führerchen, die sich mit eitler Selbstüberschätzung um Einfluss und Sonderinteressen balgten, sorgten dafür, dass auch die vorhandenen Industriekapazitäten schlecht genutzt wurden. Die sinnlosen Brutalitäten förderten überall den Widerstand gegen die Besatzer. So verbanden sich Unfähigkeit und Menschenverachtung zur Programmierung der Niederlage, wenn auch die Vabanque-Erfolge der ersten Kriegsjahre die schon damals vorhandenen Krisen überdeckten, aber die Verwirklichung der masslosen Kriegsziele war schon im Sommer 1941 mehr als fraglich.

Die mit zahllosen Übersichten, Statistiken, Karten usw. dokumentierte Untersuchung gehört in die auf zehn Bände (auch Teilbände) angelegte Reihe des Militärgeschichtlichen Forschungsamts in Freiburg im Breisgau; auch diese Untersuchung besticht durch sorgfältige Darstellung und korrigiert das Klischee von der nationalsozialistischen Kriegsorganisation, die sich unter anderem einen bürokratischen Wirrwarr ohnegleichen leistete.

Zürich

Boris Schneider

ERNST DÜRR, HERMANN KELLENBENZ, WIGAND RITTER und Mitarbeiter, *Spanien auf dem Weg nach Europa?* Bern, Haupt, 1985. 320 S., Tab. (Sozioökonomische Forschungen, Bd. 19).

Das Fragezeichen des Buchtitels ist nach der geglückten Integration Spaniens in die EG, wo es in der ersten Hälfte 1989 die Präsidentschaft ausgeübt hat, zumindest fraglich geworden. Eine Langzeitbetrachtung der deutsch-spanischen Handelsbeziehungen vom 16. bis ins 20. Jahrhundert hinein bietet H. Kellenbenz im 1. Kapitel. Für den Historiker ist diese Synthese, in der Kellenbenz sein reiches Forschungswissen einbringt, der wertvollste Teil des Werkes. Den wirtschaftsgeographischen Aspekten des Beitritts Spaniens zur EG, immer aus der Perspektive der Situation 1984, als die Beiträge redigiert wurden, gilt der Aufsatz der Autoren W. Ritter, R. Ruppert und T. Reichart. Teil III schliesslich, von E. Dürr und P. Lehnert verfasst, hält die wirtschaftspolitischen Voraussetzungen fest bzw. die erforderliche Umstrukturierung der spanischen Wirtschaft.

Bern – Bremgarten

Rudolf Bolzern

KURT KRAMER, *Glocken und Geläute in Europa*. CD und Textheft in Buchkassette. München, Deutscher Kunstverlag, 1988. 72 S., Abb. ISBN 3-422-06016-2. DM 49.80.

KURT KRAMER, *Die Glocke und ihr Geläute. Geschichte, Technologie und Klangbild vom Mittelalter bis zur Gegenwart*. Kassette mit Textheft und CD. München, Deutscher Kunstverlag, 1988. 56 S., Abb. (2. veränderte Aufl.). ISBN 3-422-06021-9. DM 39.80.

Der erzbischöfliche Glockeninspektor der Diözese Freiburg im Breisgau, Kurt Kramer, hat im Deutschen Kunstverlag in München zwei sich hervorragend ergänzende Sammlungen von Klangbeispielen zahlreicher europäischer Glocken und Geläute kirchlicher Funktion vorgelegt. Die beiden Werke, eine neu zusammengestellte Reihe von Tondokumenten aus beinahe allen Ländern Europas und eine Zweitausgabe der zuerst auf Schallplatte publizierten Klangmuster deutscher Kirchengeläute (mit Einschluss strassburgischer Glocken), sind schon durch die gleiche, glücklich gewählte graphische Gestaltung der Kassetten in Buchform als komplementäre Ausgaben gekennzeichnet. Und auf eine sich gegenseitig ergänzende Anlage der berücksichtigten Aufnahmen wie auch der allgemeinen glockenkundlichen Ausführungen in den Textheften ist offensichtlich bewusst geachtet worden. So sind beispielsweise von den 52 Einzelglocken und Geläuten Deutschlands, die wie auf der Schallplatte nun auch auf Compact Disc erschienen sind, nur gerade 5 auch in der neuen Ton-sammlung vertreten, die aus dem gleichen geographischen Raum 13 neue Klangbeispiele hinzufügt. Diese zweite Glockenparade führt den Hörer jedoch vor allem mit ihren insgesamt 77 Kurzaufnahmen auf unerhört packende Weise durch alle Glockenlandschaften Europas, deren in Filmen oder auf Reisen etwa erlebte Vielfalt durch die fachkundig aufgereihten Klangmuster konzentriert erlebt werden kann.

Reizvoll wirkt die anschauliche Gegenüberstellung der sehr verschiedenen Läutetechniken der einzelnen Kulturlandschaften; und durch die knappen, perfekt in die Tonreihe der Glocken eingebündelten Erläuterungen des Sprechers entsteht vollends eine klare Übersicht über die regionalen Besonderheiten und die geschichtliche Entwicklung der Glocken in Europa. Dazu passt auch die etwas isoliert dastehende Wiedergabe des Klangbildes je einer frühmittelalterlichen Eisen- und Bronzeglocke. Bedeutende Stücke wie die zum Gedenken an die im Krieg Gefallenen und als Mahnung zum Frieden allabendlich in Rovereto geläutete Glocke «Maria dolens» von 1964, jenes wohl einzige noch erhaltene geschlossene Grossgeläute des Mittelalters im Dom von Utrecht (1505/1506) oder der «dicke Piter» des Kölner Doms, 1923 gegossen, die grösste freischwingende Glocke der Welt, stehen neben kleinen, für den Reichtum der Glockentradition Europas nicht minder sprechenden Glocken. Die reich illustrierten Texthefte enthalten als Hauptteile die wichtigsten Daten, wie die Namen der Glocken, ihren Hersteller und das Gussjahr, und sodann die Angaben der sorgfältigen Klanganalyse. Im Band mit den deutschen Geläuten sind zudem die geistesgeschichtlich wertvollen Glockeninschriften wortgetreu aufgeführt. Kramer schreibt: «Der Schlagton der Glocke entzieht sich bisher jeder messtechnischen Festlegung», und diese Bemerkung weist auf die vielschichtige Faszination des Glockenklanges hin, der für Europas Kulturgeschichte eine allgegenwärtige, leitmotivische Erscheinung bildet. Die klanglich hervorragend gestalteten Tonreihen beruhen zum Teil auf Radioaufnahmen, für fast alle Geläute ausserhalb von Deutschland aber auf unter zum Teil erschwerten Verhältnissen hergestellten Tonbandeinspielungen von Kurt Kramer oder von Claude Graber, Zürich. An schweizerischen Beispielen sind vertreten: Chiasso, kath. Pfarrkirche; Bern, Münster; Zürich, St. Peter; Luzern, St. Leodegar; Genf, Kathedrale St. Peter. In der Sammlung ist zu Recht die grosse Glocke «Gloriosa» des Domes zu Erfurt doppelt aufgeführt, die 1497 gegossen wurde und ob ihrer Klangqualität (z.B. Nachklang der Unteroktave über 5 Minuten) oft als die wohl schönste Glocke der Welt bezeichnet wird.

Solothurn

Peter Kaiser

ZYGMUNT KACZMAREK, *Trzej prezydenci II Rzeczypospolitej (Drei Präsidenten der 2. Republik)*. Warszawa, Instytut Wydawniczy Związków Zawodowych, 1988. 295 S.

Der Gegenstand, dem sich Zygmunt Kaczmareks Untersuchungen widmen, ist für die historische Forschung besonders reizvoll und ergiebig, denn es geht um die Biographien dreier polnischer Staatspräsidenten: Gabriel Narutowicz (1922), Stanisław Wojciechowski (1922–1926) und Ignacy Mościcki (1926–1939).

Das Buch wendet sich bewusst an ein breites Publikum, und die langen Zitate entziehen sich der Kontrolle, weil Quellenangaben fehlen. Der Fachmann muss sich mit einem Literaturverzeichnis bescheiden, aber in der Bibliographie findet sich kein einziger schweizerischer Titel. Man darf an dieser Stelle nur daran erinnern, dass G. Narutowicz über dreissig Jahre und I. Mościcki fast zwanzig Jahre in der Schweiz gelebt haben. Leider sind die Seiten, in denen Z. Kaczmarek versucht, die Bedeutung der Schweizer Jahre von G. Narutowicz und I. Mościcki einzuschätzen, nicht ganz befriedigend und vertiefend.

In 26 Kapiteln behandelt der Verfasser chronologisch die politische und berufliche Tätigkeit sowie das Privatleben der Reihe nach von G. Narutowicz, S. Wojciechowski und I. Mościcki. Im Mittelpunkt der Darstellungen von Z. Kaczmarek stehen natürlich die innenpolitischen Angelegenheiten der 2. Republik. Dem Verfasser gelingt es aber nicht, einen psychologisch vertieften Einblick in deren Persönlichkeiten zu geben.

Die Studie ist keine in irgendeinem Sinne vollständige Biographie von G. Narutowicz, S. Wojciechowski und I. Mościcki. Es wäre jedoch unbillig, in einem populärwissenschaftlichen Buch dieses Umfangs allzuviel Differenzierung zu verlangen, und man kann wohl mit einigem Recht sagen, dass die Arbeit von Z. Kaczmarek trotz alledem nützlich ist.

Danzig/Gdansk

Marek Andrzejewski

JANUSZ SOBCZAK, *Polska w propagandzie i polityce III Rzeszy w latach 1939–1945* (Polen in der Propaganda und Politik des 3. Reiches in den Jahren 1939–1945). Poznań, Instytut Zachodni, 1988. 494 S.

Das Interesse an der schweizerischen Geschichte hat in Polen in den letzten Jahren wieder zugenommen. Dies zeigt sich auch in den Arbeiten von J. Sobczak; seine Werke, die zwischen 1958 und 1983 erschienen sind, befassen sich vor allem mit der deutschen Propaganda. Leider hat sein jäher Tod es ihm unmöglich gemacht, sein Werk zu Ende zu führen.

Die faktenreiche Darstellung vermittelt nützliche Informationen und ist gut lesbar. Ohne hier auf Einzelheiten einzugehen, muss doch gesagt werden, dass J. Sobczak die schweizerische Literatur zum Thema nur sehr begrenzt bekannt gewesen ist, wie z.B. der Name Edgar Bonjour nicht genannt wird.

Gestützt auf reichhaltiges ungedrucktes Quellenmaterial polnischer, deutscher und englischer Provenienz, untersucht der Verfasser die antipolnische Politik und Propaganda des 3. Reiches während des 2. Weltkrieges. U.a. wird verhältnismässig ausführlich über die deutsche Propaganda in der Schweiz und über das Schicksal der polnischen Vertretungen im Lande der Eidgenossen berichtet. Nach Meinung von J. Sobczak galten damals die Sympathien der grossen Mehrheit der Schweizer den Polen. Welches Bild machte sich aber die schweizerische Öffentlichkeit von Polen? War sie nur auf ihre Presse und ihr Radio angewiesen? Man könnte vermuten, dass weitere Forschungen hier neue Erkenntnisse bringen würden.

Selbstverständlich beschäftigt sich der Autor mit der jetzt in Polen oft diskutierten «Katyń-Frage». Es ist jedoch schwer, J. Sobczak zuzustimmen, wenn er schreibt, dass die Deutschen «dagegen eine von ihnen vollständig abhängige internationale Ärztekommision organisiert haben», ohne ein Wort über die Tätigkeit und Feststellungen von François Naville zu sagen. In den letzten Jahren hat es Anzeichen gegeben, dass über das Thema «Katyń» endlich ein wahres Bild in Polen im Entstehen ist. Leider erinnert hier die vorliegende Arbeit von J. Sobczak eher an die offizielle polnische Historiographie der Jahre 1945–1980.

Abschliessend noch eine Bemerkung: das nützliche Werk von J. Sobczak müsste wohl in manchen Punkten ergänzt oder sogar korrigiert werden. So z.B. waren Jan und Zygmunt Modzelewski zwei verschiedene polnische Diplomaten.

Gdańsk / Danzig

Marek Andrzejewski

CLAUS HÄSSIG, *Angst vor dem Computer?* Bern, Haupt, 1987. 229 S. (Publikationen des Schweizerischen Nationalfonds aus den nationalen Forschungsprogrammen Bd. 43). ISBN 3-25-03 808-2. sFr. 32.– / DM 38.–.

In dieser vom Nationalfonds unterstützten Publikation des historischen Seminars der Universität Genf wird versucht, der Geschichte des Computers in der Schweiz nachzugehen, die Diskussion um die Computertechnologie in der Öffentlichkeit zusammenzufassen und Antworten auf die sich stellenden Probleme der Zukunft zu erhalten. Der Autor hat dabei alles relevante Material gesammelt und gesichtet. Dies

ist zweifelsohne ein Verdienst. Unverständlich aber, weshalb am Ende des Bandes eine übersichtliche Literaturliste fehlt. Viel Neues bringt die Studie jedoch nicht, kann sie nicht, denn gerade in einer derart kontroversen, emotionsträchtigen Materie, wo vor allem auch die historische Distanz fehlt, wie Hässig selbst sagt, kann nicht mit mehr gerechnet werden.

Luzern

Margrit Steinhauser

Neues Schrifttum zur Landes-, Regional- und Ortsgeschichte

Die in dieser Sammelbesprechung gewürdigten Neuerscheinungen zu landes-, regional- und ortsgeschichtlichen Themen gehen von ganz verschiedenen Zielsetzungen aus und zeigen, wie variationsreich heimatkundliche Forschung heute betrieben wird.

Wie, wann und wozu errichtete man in vorgeschichtlicher Zeit Megalithe? Diese Fragen beantwortet – zum Teil in Form von Hypothesen – Hans Weigand¹ in seiner Publikation «Einsame Steine», die Auskunft gibt über Dolmen, Hünengräber, Menhire, Steinringe und Steinreihen in Europa, Mittel- und Südamerika sowie in Ostasien. Ein Verzeichnis erfasst die heute bekannten Standorte von 130 Einzelmenhiren, 9 Menhirpaaren, 4 Steinreihen, 14 Steinringen und 22 Dolmen und Hünengräbern.

Am Beispiel des schwäbischen Ritterkantons Kocher verdeutlicht die Tübinger Dissertation von Thomas Schult² die Integration der Reichsritterschaft in das politische und soziale System des alten Reiches. Indem sich die schwäbischen Ritter direkt dem Kaiser unterstellten und sich zu einer gemeinsamen Organisation zusammenschlossen, deren Entstehungsgeschichte, Verfassung, Funktion und Mitgliederstruktur für die Zeit zwischen 1542 und 1805 ausführlich dargelegt wird, konnten sie ihre politische Unabhängigkeit und Selbständigkeit bis zum Untergang des Heiligen Römischen Reiches Deutscher Nation bewahren.

91 Autoren – namhafte Geologen, Geschichtswissenschaftler, Kunsthistoriker, Archäologen und Verwaltungsfachleute – beleuchten im umfangreichen Band «Blaubeuren – Die Entwicklung einer Siedlung in Südwestdeutschland»³ alle Aspekte der reichen lokalen und regionalen Geschichte von den frühen Anfängen bis zur Gegenwart. Besondere Schwergewichte bilden die Beiträge zur Vergangenheit der Stadt und des 1085 gegründeten Klosters Blaubeuren. Zahlreiche Bilder, Karten und Diagramme veranschaulichen die Texte mit ihren in sorgfältiger Auswertung der Quellen gewonnenen Forschungsergebnissen, die auch einen wichtigen Beitrag zur Landesgeschichte Südwestdeutschlands darstellen.

Das von Ernst Ziegler herausgegebene Buch «Kunst und Kultur um den Bodensee»⁴ – eine Festgabe für Eduard Hindelang, den Gründer und Leiter des 1976 eröffneten

1 WEIGAND, HANS, *Einsame Steine*. Freiburg i. Br., Schillinger, 1987. 122 S., Abb.

2 THOMAS SCHULT, *Der Kanton Kocher der Schwäbischen Reichsritterschaft 1542–1805. Entstehung, Geschichte, Verfassung und Mitgliederstruktur eines korporativen Adelsverbandes im System des alten Reiches*. Esslingen, Stadtarchiv, 1986. 281 S. (Esslinger Studien, Schriftenreihe Bd. 7).

3 *Blaubeuren. Die Entwicklung einer Siedlung in Südwestdeutschland*. Hg. von HANSMARTIN DECKER-HAUFF und IMMO EBERL. Sigmaringen, Thorbecke, 1986. 1016 S., Abb.

4 *Kunst und Kultur um den Bodensee. Zehn Jahre Museum Langenargen*. Festgabe für Eduard Hindelang. Hg. von ERNST ZIEGLER. Sigmaringen, Thorbecke, 1986. 396 S., 136 Abb.

Museums Langenargen am Bodensee – berichtet in mehreren Aufsätzen über Maler, Bildhauer und Architekten, die aus dem Bodenseegebiet stammten oder hier wirkten: zum Beispiel über den St. Galler Maler Daniel Ehrenzeller (1788–1849). Weitere Beiträge befassen sich mit zwei illegitimen Abkommen aus dem Geschlecht der Grafen von Montfort und veranschaulichen das sozialgeschichtlich interessante Phänomen der standesgemässen Versorgung unehelicher Sprösslinge aus adeligen Familien im 15. Jahrhundert. In der Publikation sind sodann auf frühe St. Galler Urkunden abgestützte Festvorträge des Stiftsbibliothekars Johannes Duft abgedruckt, die zu den Jahrtausendfeiern mehrerer Gemeinden auf der deutschen Seite des Bodensees gehalten wurden und Aufschluss geben über die Anfangszeit von Markdorf, Langenargen, Überlingen, Tettnang, Owingen und Wasserburg.

Die von Eberhard Dobler⁵ erarbeitete «Geschichte der Burg und Herrschaft Hohenkrähen im Hegau» schildert anhand umfangreichen Quellenmaterials und mit Bezügen zur grossen Politik des Reiches, der Kirche, des schwäbischen Adels und der bedeutenden Städte der Region das wechselvolle Schicksal der um 1180/90 entstandenen, 1512 zerstörten, neu aufgebauten und 1634 wieder verwüsteten Burg und ihrer Besitzer oder Lehensherren. Sie klärt die verschiedenen Bauabschnitte der Burganlage, die wirtschaftlichen und politischen Motive der jeweiligen Bauherren sowie deren Interessen am Ausbau oder Wiederaufbau der Befestigungen. Beispielhaft hierfür ist das Kapitel über Hans Jakob Fugger als Herrn zu Hohenkrähen (1555–1571). Die detailreiche Schilderung der Entwicklung der Grundherrschaft vermittelt auch Einblick in die Lebensbedingungen der «kleinen Leute» in den benachbarten Gemeinden. Der mit 16 Stammtafeln und einem Register ausgestattete Band geht sodann auf manche Bezüge zur Schweizer Geschichte ein, besonders in den Kapiteln «Der Gesslerprozess mit den Schweizern, 1446–1455» sowie «Die Zürcher «Böcke» und der Hohenkrähen».

Im Band 12 der vom Schweizerischen Burgenverein herausgegebenen «Schweizer Beiträge zur Kulturgeschichte und Archäologie des Mittelalters»⁶ untersuchen Lukas Högl und Mitarbeiter die mittelalterlichen Höhlen-, Grotten- und Balmburgen der Schweiz. In einem ausführlichen Katalogteil werden rund zwei Dutzend Bauten im Gebiet der Kantone Tessin und Wallis mittels Aufnahmeplänen, Fotos und Texterläuterungen vorgestellt. Ein knapp gehaltenes Verzeichnis fasst die Objekte in der übrigen Schweiz zusammen. Ein Fundinventar vermittelt Ergebnisse einer Ausgrabung auf einer Balmburg bei Malvaglia im Bleniotal. Im die Inventare auswertenden zweiten Teil der Publikation kommen bauliche Aspekte der Anlagen, Fragen der Baustruktur, der Raum- und Nutzungsordnung mittelalterlicher Höhlungenburgen zur Sprache. Mit archäologischen, volkswissenschaftlichen und architekturgeschichtlichen Gesichtspunkten wird versucht, dem Phänomen der Burgen im Fels näherzukommen. Der Einbezug von Sagen und mündlichen Überlieferungen wirft allgemeinere kulturgeschichtliche Fragen auf.

Band 98 der Jahresschrift «Argovia»⁷ widmet die zwei Hauptbeiträge dem Thema «Habsburg». Jean Jacques Siegrist rekonstruiert mit Hilfe der um 1160 entstandenen Acta Murensia sowie von Urkunden die Genealogie der ersten fünf Generationen des Hauses Habsburg sowie deren ursprünglichen Herrschafts- und Machtbereich im

5 BERNHARD DOBLER, *Burg und Herrschaft Hohenkrähen im Hegau*. Sigmaringen, Thorbecke, 1986. 492 S., Abb.

6 LUKAS HÖGL, *Burgen im Fels. Eine Untersuchung der mittelalterlichen Höhlen-, Grotten- und Balmburgen der Schweiz*. Olten, Walter, 1985. 220 S., 164 Abb.

7 ARGOVIA. *Jahresschrift der Historischen Gesellschaft des Kantons Aargau*. Bd. 98. Aarau, Sauerländer, 1986. 206 S., Abb.

Ober-Elsass und im Aargau. Peter Frey legt den mit einem Fundkatalog begleiteten Bericht über die zwischen 1978 und 1983 auf der Habsburg durchgeführten Ausgrabungen und Bauanalysen vor. Als Rodungsburg in unbesiedeltem Land entstand um 1020/30 über rechteckigem Grundriss der steinerne Kernbau im Osten der Anlage. Ost- und Nordturm liessen sich einem Ausbau um 1070 zuweisen; der grosse Megalithturm der Hinteren Burg konnte – wie die Ringmauer im Nordhang – ins frühe 13. Jahrhundert datiert werden, der Palas ins späte 13. oder 14. Jahrhundert.

Norbert Kaspar und Alfons Raimann befassen sich im Heft 124 der «Thurgauischen Beiträge für Vaterländische Geschichte»⁸ mit der Planung und dem Bau der Stadt Diessenhofen im 12. und 13. Jahrhundert. Katasterpläne sowie bauanalytische Untersuchungen fast aller Keller und Dachstühle in der Altstadt auswertend, kommen sie zu folgenden Ergebnissen: Der Stadtgründer, Graf Hartmann III. von Kyburg, wählte einen trapezförmigen Grundriss zu etwa 65 Hofstätten im Ausmass von je 100 × 52 Fuss. Der Bau des Berings dauerte vermutlich zwei bis drei Generationen. Die Häuser nahmen in der Breite einen Drittel bis die Hälfte einer Hofstatt ein und bildeten mit einer Traufseite die Stadtmauer. – Margrit Früh würdigt in ihrem Beitrag die ehemaligen Rathäuser Frauenfelds: das um 1512 erstellte und 1788 abgebrannte grosse sowie das 1667 errichtete und 1905 in einen Neubau einbezogene kleine Rathaus.

Im Rahmen einer Restaurierung der Stiftskirche von Beromünster wurden zwischen 1975 und 1984 archäologische Untersuchungen im Boden und an den Gebäuden (Stiftskirche, Kapitelhaus, Kreuzgang, Galluskapelle) durchgeführt. Die Ergebnisse der Bauforschung und der Bestimmung menschlicher Skelettreste aus der Gruft der Grafen von Lenzburg liegen nun in einer umfangreichen Publikation von Peter Eggenberger, Bruno Kaufmann, Siegfried Scheidegger und Monica Schoch vor⁹. Am Standort einer frühmittelalterlichen Anlage wurde ums Jahr 1000 die grössere heutige frühromanische Kirche errichtet, die den Grafen von Lenzburg als Grablege diente und durch die Barockisierung am Ende des 17. Jahrhunderts eine neue Gestalt erhielt. Die 1693 abgebrochene Peterskapelle lässt sich nun in frühmittelalterliche Zeit datieren, das Kapitelhaus spätestens ins 13. Jahrhundert, die Galluskapelle um 1300, der Kreuzgang in die erste Hälfte des 17. Jahrhunderts. Die Gruft der Lenzburger Grafenfamilie enthielt Gebeine von elf Männern, drei Frauen, einem Kind und zwei Säuglingen aus der Zeit von der Jahrtausendwende bis gegen die Mitte oder das Ende des 12. Jahrhunderts.

Mit Geschichte, Bau und Ausstattung der ehemaligen, 1679–1689 gebauten Kollegkirche und des 1680 vollendeten Jesuitenkollegiums in Solothurn befasst sich eine mit Plänen und vielen Abbildungen ausgestattete Monographie des Kunsthistorikers Benno Schubiger¹⁰. Damit erfährt ein wichtiges Werk der schweizerischen Barockarchitektur eine zeitgemässe Würdigung. Die komplizierten Abläufe von Planungs-, Bau- und Ausstattungsgeschichte von Kolleg und Kirche, die Umformungen nach der Aufhebung des Ordens (1773) bis ins 20. Jahrhundert und die Wiedergewinnung des alten Bestandes werden in übersichtlicher Ordnung dargeboten. Deutlich wird am Beispiel dieses hervorragenden Bauwerks das internationale Beziehungsnetz der 1646 nach

⁸ *Thurgauische Beiträge zur vaterländischen Geschichte*. Hg. vom Historischen Verein des Kantons Thurgau. Frauenfeld, Huber, 1988. 168 S., Abb. (Heft 124 für das Jahr 1987).

⁹ EGGENBERGER, PETER, *Das Stift Beromünster. Ergebnisse der Bauforschung 1975–1983*. Hg. vom Staatsarchiv des Kantons Luzern. Luzern/Stuttgart, Rex, 1986. 298 S., Abb. (Luzerner Historische Veröffentlichungen Bd. 21).

¹⁰ SCHUBIGER, BENNO, *Die Jesuitenkirche in Solothurn: Geschichte, Bau und Ausstattung der ehemaligen Kollegkirche und des Jesuitenkollegiums*. Hg. vom Baudepartement des Kantons Solothurn. Solothurn, Vogt-Schild, 1987. 104 S., Abb.

Solothurn berufenen Societas Jesu sichtbar und deren Wille, auch im Bauwesen überregionalen Ansprüchen zu entsprechen.

In der Reihe der «Schweizer Heimatbücher» weiss Franz Wyrsch¹¹ die Landschaft Küssnacht am Rigi überblicksmässig zu würdigen. Das reich illustrierte Heft berichtet über Geschichte und Gegenwart des Gebiets und berücksichtigt auch volkskundliche Aspekte. Als Beispiel vieler interessanter Informationen sei das 1859 vom Winterthurer Architekten Friedrich Albrecht entworfene Projekt angeführt, nach welchem Bal-lone an einer Schienenbahn Gondeln von Immensee auf Rigi-Kulm hätten ziehen sollen.

In vier handlichen Bänden stellen die Autoren – mit Querbezügen zum allgemeinen Zunftwesen im schweizerischen und deutschen Raum – die Entwicklung der traditionsreichen Zunft zu Mittellöwen dar und setzen sie in Beziehung zu den wirtschaftlichen, sozialen und politischen Verhältnissen der Stadt Bern¹². Im ersten Band umreiss-t Urs Zahnd die Gründung, die Entfaltung und den Charakter der Stube zum Mittel-löwen im Spätmittelalter und arbeitet die Position der Gesellschaft und ihrer Angehö-rigen innerhalb des wirtschaftlichen, sozialen und politischen Alltags der Stadt Bern heraus. Von François de Capitani stammt Band 2 über die Zeit zwischen Reformation und Revolution, einer Epoche, in welcher diese grosse Berner Zunft von keiner der Grundsatzfragen im Ancien Régime verschont blieb. Markus Wyttenbach schildert in Band 3 die Geschichte der Stube von der Zeit der revolutionären Umwälzungen bis heute und wirft auch einen Blick auf das Leben in einer modernen Zunft am Ende des 20. Jahrhunderts. Den Abschluss des Werks bildet die von Robert L. Wyss stammende, reich bebilderte Darstellung des Zunftsilbers in Band 4.

Felix Richner¹³ legt mit seiner rechtsgeschichtlichen Zürcher Dissertation eine in die politischen und geistesgeschichtlichen Verhältnisse eingebettete Biographie des Zür-cher Junkers David von Wyss (1763–1839) vor, der 1796 in einer Zeit der Krisen und Kriege ein bemerkenswertes «Politisches Handbuch für die erwachsene Jugend der Stadt und Landschaft Zürich» publizierte. Dieses Werk wird von Richner mit Blick auf die Rechts- und Staatsauffassung des Autors untersucht. Dabei erweist sich Wyss als Konservativer, der zwar einerseits aufklärerische Postulate vertritt, andererseits aber aufgrund des obrigkeitlichen Eides verpflichtet war, alles zur Erhaltung des Staatswe-sens zu unternehmen, wozu auch das «Politische Handbuch» beitragen sollte.

In Band 8 der von Louis Carlen herausgegebenen Schriftenreihe «Forschungen zur Rechtsarchäologie und rechtlichen Volkskunde»¹⁴ erfährt man u. a. von Witold Maisel, wie in Italien von der Antike bis in neuere Zeit hinein die Bürger über Gesetze, Verbote und Urteile informiert wurden: Man gravierte Texte in Stein- und Metalltafeln und stellte diese an viel begangenen Orten auf. Bei Forschungen über die Staats- und Rechtssymbolik des Stabes stellt sich immer wieder die Frage der Kontinuität. Ein von Louis Carlen vorgestelltes Beispiel dafür, wie sich Kommandostäbe seit dem begin-nenden 16. Jahrhundert bis in die Gegenwart erhalten haben, geben die Offiziersstäbe der Päpstlichen Schweizergarde in Rom. Weitere Forschungsberichte handeln von der

11 WYRSCH, FRANZ, *Die Landschaft Küssnacht am Rigi*. Bern, Haupt, 1988. 68 S., Abb.

12 ZAHND, URS; FRANÇOIS DE CAPITANI; MARKUS WYTENBACH; ROBERT WYSS, *Geschichte der Berner Zunft zu Mittellöwen*. Bde. 1–4. Bern, Zunft zu Mittellöwen, 1986. Je ca. 140 S., Abb.

13 RICHNER, FELIX, *David von Wyss (1763–1839) – seine Auffassung von Recht und Staat auf Grund seines Politischen Handbuches*. Zürich, Schulthess, 1988. 229 S. (Zürcher Studien zur Rechtsgeschichte Bd. 15; Diss.).

14 *Forschungen zur Rechtsarchäologie und Rechtlichen Volkskunde*. Hg. von LOUIS CARLEN. Bd. 8. Zürich, Schulthess Polygraphischer Verlag, 1986. 135 S., Abb.

Bahrprobe in den Niederlanden sowie von einer noch 1556 angewendeten Bahrprobe in Südfrankreich. Von 1757 bis 1817 hat der Salzburger Scharfrichter Franz Josef Wohlmüt ein Exekutions-Einschreib-Buch geführt. Peter Putzer, der eine Edition dieses 226 Einträge enthaltenden Tagebuchs besorgt hat, würdigt die rechtlich und volkswissenschaftlich aufschlussreiche Quelle.

Das vierte «Jahrbuch der Historischen Gesellschaft Luzern»¹⁵ steht im Zeichen des Jubiläums «600 Jahre Schlacht bei Sempach»: Es enthält die vier Referate des Historikertages vom März 1986 in Luzern. Frantisek Graus skizziert Grundtendenzen der europäischen Geschichte zur Zeit der Schlacht bei Sempach: den Wandel in der Kriegsführung, das Auftreten von Pestepidemien und Hungersnöten, gesellschaftliche und wirtschaftliche Veränderungen sowie Ansätze zu antikirchlichen Bewegungen. Peter Moraw ergänzt diese allgemeine Sicht mit einigen Grundgegebenheiten von Reich und König, deren Anwendung er dann in einem chronologischen Durchgang auf die Eidgenossenschaft des späten Mittelalters erprobt. Guy P. Marchal untersucht die Stellung Luzerns und die Bedeutung der österreichischen Landesherrschaft zur Zeit der Schlacht bei Sempach, welche dem luzernischen Gebiet Unglück brachte; Heinrich Koller zeigt auf, welche Rolle die verlorene Schlacht bei Sempach in der österreichischen Historiographie gespielt hat.

Joseph Brülisauer stellt im «Jahrbuch der Historischen Gesellschaft Luzern für 1988»¹⁶ Weihnachtskrippen im Kanton Luzern vor. Heute nicht mehr erhaltene Weihnachtsszenen zierten Kirchen des Kantons Luzern bereits im Spätmittelalter. In der Kapelle Graben in Entlebuch haben sich die aus dem Ende des 15. Jahrhunderts stammenden ersten freistehenden Holzfiguren einer Anbetung der Heiligen Drei Könige erhalten. Die erste bekannte Krippe wurde 1638 von den Jesuiten für ihre Kirche in Luzern angeschafft. Als älteste erhaltene Kapelle gilt die figurenreiche Kastenrippe des Stifts Beromünster aus dem letzten Viertel des 18. Jahrhunderts. Eine 1986 durchgeführte Umfrage in allen katholischen Pfarreien des Kantons Luzern ergab einen Bestand von 143 Kirchenkrippen, deren Zeitstellung und Hersteller in einem Katalog erfasst werden. Ein Beitrag von Mathilde Tobler über weihnachtliche Frömmigkeit in Innerschweizer Frauenklöstern ergänzt die kirchengeschichtliche und volkswissenschaftliche Thematik des geistlichen Krippenbaus. Das Jahrbuch 1986 enthält ferner zwei archäologische Beiträge: einen Bericht von Othmar Wey über den neolithischen Siedlungsplatz Hitzkirch-Seematt und die Publikation der Ergebnisse einer archäologischen Untersuchung in der 1470 als Beinhaus errichteten St.-Joseph-Kapelle im spätmittelalterlichen Friedhof von Menznau.

Die Festgabe zum 80. Geburtstag von Eduard Nübling vereinigt dessen wichtigste und zum Teil erstmals veröffentlichten Studien und Berichte zur Geschichts-, Mundart- und Namenforschung Bayerisch-Schwabens¹⁷. Viele dieser Forschungsberichte basieren auf namenkundlichem Belegmaterial, das in jahrzehntelanger Sammeltätigkeit zusammengetragen worden ist, aber auch auf sorgfältiger Analyse der Mundarten des nordwestlichen Rieses, im Landkreis Unterallgäu und in der Dreistammesecke in Bayern. Siedlungsgeschichtliche Probleme werden in der Untersuchung über die all-

15 *Jahrbuch der Historischen Gesellschaft Luzern* 4/1986. *600 Jahre Stadt und Land Luzern*. Hg. von der Historischen Gesellschaft Luzern. Luzern 1986. 107 S., Abb.

16 *Jahrbuch der Historischen Gesellschaft Luzern* 6/1988. Hg. von der Historischen Gesellschaft Luzern. Luzern, Mengis + Sticher, 1988. 128 S., Abb.

17 EDUARD NÜBLING, *Studien und Berichte zur Geschichts-, Mundart- und Namenforschung Bayerisch-Schwabens*. Augsburg, Schwäbische Forschungsgemeinschaft, 1988. 416 S., Karten (Veröffentlichungen der Schwäbischen Forschungsgemeinschaft bei der Kommission für Bayerische Landesgeschichte, Reihe 1, Bd. 16).

gäuische Vereinöndungsbewegung im Spiegel der historischen Ortsnamen Bayerns dargestellt. Ein Rückblick gilt der Gründung und Tätigkeit der seit 1949 bestehenden Schwäbischen Forschungsgemeinschaft, die sich die Erforschung und Bearbeitung der Geschichte und Landeskunde Bayerisch-Schwabens zum Ziel gesetzt hat.

In jahrelanger Arbeit hat der Germanist Viktor Weibel im Kanton Uri als Explorator in Feldforschung die lebenden Flurnamen gesammelt; der Historiker Albert Hug exzerpierte schriftliche Quellen. Ein Teil der Ergebnisse werden nun im ersten Band des «Urner Namenbuchs»¹⁸ vorgelegt, dem zwei weitere Bände zu je 700 zweiseitig bedruckten Seiten sowie ein Registerband folgen sollen. Der nach modernsten Grundsätzen konzipierte erste Band führt von «Aa» bis «Gnöss» und umfasst 13 000 aktuelle und 2200 ausgestorbene Namen. Die Lemmata sind alphabetisch und bei Zusammensetzungen nach dem zweiten Wortteil geordnet. Zu den umfangreichsten Wortgruppen zählen «Bach», «Boden», «Brunnen», «Büel», «Dorf», «Egg», «Flue» und «Gletscher». Jedes Stichwort ist in traditioneller Schreibweise vermerkt. Daneben erscheint in phonetischer Schrift die lokale Aussprache. Dann folgen topografische Angaben und Zitate aus schriftlichen Quellen. Etymologische Erklärungen bilden den Abschluss; in Zweifelsfällen werden verschiedene Theorien angeführt. Kartographen, Historiker, Genealogen, Dialektologen und Sprachwissenschaftler finden hier eine Fülle von interessantem Material, das u. a. neue Einblicke gewährt in das frühere Landschaftsbild, die Siedlungsvorgänge und die Genealogie des Urnerlandes.

Von Flurnamen ist auch im «Werdenberger Jahrbuch 1989»¹⁹ die Rede. Hans Striker charakterisiert hier die Namen der Alpen im Bezirk Werdenberg. Das Thema «Alpen» wird in diesem Band aus verschiedener Sicht abgehandelt. Geologie und Landschaftsgeschichte, Urgeschichte und Geschichte kommen ebenso zum Zuge wie volkscundliche Aspekte, Ausführungen über die freien Walser im Gonzengebiet, über Grenzstreitigkeiten oder die Bewirtschaftung der Werdenberger Alpen und das Leben der Sennen gestern und heute.

Das grundlegende Werk «Sagenerzähler und Sagensammler der Schweiz»²⁰ ist aus zwei Kolloquien hervorgegangen, welche unter der Leitung von Rudolf Schenda an der Universität Zürich stattfanden. In der umfangreichen Einführung des Herausgebers wird die nunmehr 500 Jahre alte Geschichte des Erzählens, Festhaltens und Tradierens von Schweizer Sagen von den frühen Chroniken, Tagebüchern und Reiseberichten bis zu den eigentlichen Sagensammlungen des 19. und 20. Jahrhunderts überblicksmässig dargestellt. In den folgenden 21 Beiträgen stellen die Projektteilnehmer die bedeutendsten schweizerischen Sagensammler von Johannes Stumpf bis zu Arnold Büchli vor. Die einheitlich gegliederten Kapitel geben jeweils Auskunft über Biographie, Sammeltätigkeit und Werk, Rezeption des Stoffes, Quellen und Sekundärliteratur. Bisher unbekannte biographische und volksliterarische Fakten lassen Sammlungen und Einzeltexte in neuem Licht erscheinen. Ausführliche Register zu Personen, Orten, Themen und Motiven schliessen die erstmals bis ins Zeitalter der Reformation zurückverfolgte Geschichte der Schweizer Sagen ab.

18 HUG, ALBERT; VIKTOR WEIBEL, *Urner Namenbuch. Die Orts- und Flurnamen des Kantons Uri*. Bd. 1, Aa–Gn. Altdorf, Bibliotheksgesellschaft des Kantons Uri, 1988. 1315 S.

19 *Werdenberger Jahrbuch 1989*. Hg. von der Historisch-Heimatkundlichen Vereinigung Werdenberg. Buchs, Druck und Verlag, 1988. 191 S., Abb.

20 *Sagenerzähler und Sagensammler der Schweiz. Studien zur Produktion volkstümlicher Geschichte und Geschichten vom 16. bis zum frühen 20. Jahrhundert*. Hg. von RUDOLF SCHENDA unter Mitarbeit von HANS TEN DORNAAT. Bern/Stuttgart, Haupt, 1988. 642 S., Abb.

Aus Anlass seines hundertjährigen Bestehens veröffentlichte der Geschichtsforschende Verein Oberwallis im Jahre 1988 einen Jubiläumsband²¹, in welchem nicht nur die Vereinsgeschichte und die Geschichtsschreibung im Wallis vor 1800 gewürdigt, sondern auch zwanzig Biographien von Geschichtsforschern und Rechtshistorikern veröffentlicht werden. Die bereits verstorbenen Persönlichkeiten – bis in die 1950er Jahre vorwiegend Geistliche – befassten sich mit einer Vielfalt heimatkundlicher Themen, worüber die jedem Lebenslauf beigefügten Werkverzeichnisse orientieren. Diese bilden ein wertvolles Nachschlagewerk für jeden, der sich mit irgendeinem Aspekt der Geschichte des Oberwallis befassen will.

Wie haben unsere Vorfahren das Getreide angebaut, geerntet und zu Brei und Brot verarbeitet? Geräte in Museen und privaten Sammlungen, die Heiner Moser²² in seinem kulturgeschichtlichen Abriss «Der schweizerische Getreidebau und seine Geräte» beschreibt und abbildet, geben Antwort auf solche Fragen. Die Publikation veranschaulicht den Wandel von Techniken und Arbeitsabläufen im Getreidebau seit der Jungsteinzeit und informiert über das Misten, Düngen, Pflügen, Eggen und Walzen der Äcker sowie über das Säen, Ernten und Dreschen des Getreides. Im Anhang findet man ein Verzeichnis von 50 schweizerischen Museen mit landwirtschaftlichen Exponaten sowie Spruchweisheiten, Redensarten und dichterische Zeugnisse zum Thema.

Über die Erzeugnisse der letzten grossen Blütezeit der Heimberger Hafnereien, die Thuner Majolika, gibt ein stattlicher Bildband von Hermann Buchs²³ detailreiche Auskunft. Die kunstvoll dekorierten Vasen, Schalen, Platten, Kannen und Teller, vornehmlich aus der Manufaktur von Johannes Wanzenried, fanden zwischen 1875 und 1920 in grossem Masse Absatz bei fremden Gästen in den Tourismuszentren. Mit dem Verschwinden dieser Käuferschicht seit dem Ersten Weltkrieg versiegte auch die Produktion der Thuner Majolika, und die Hafnereien gingen ein. In den letzten zwanzig Jahren wurde das grosse handwerkliche Können wiedererkannt, und heute findet Heimberger Engobenware, welcher die Thuner Majolika zuzurechnen ist, ihren Platz im Antiquitätenhandel und bei Sammlern. Das mit einem Hafnerverzeichnis versehene Werk von Hermann Buchs wird fortan als willkommenes Bestimmungsbuch dienen.

Banken und Versicherungen im Kanton Luzern vom ausgehenden Ancien Régime bis zum Ersten Weltkrieg sind Gegenstand einer mit vielen Tabellen ausgestatteten Untersuchung von Martin Körner²⁴. Als eigentliche Bankiers traten Luzerner Grosskaufleute und Spediteure erst in der Helvetik auf. Mit einiger Verspätung auf andere schweizerische Wirtschaftsregionen erfolgte im Lauf des 19. Jahrhunderts der stufenweise Aufbau eines luzernischen Bankensektors. In der Regenerationszeit gegründete Luzerner Unternehmen zur Absicherung gegen Feuerschaden und Hagelschlag gingen in den 1860er Jahren wieder ein. Private Sach- und Personenversicherung überliess man zuerst ausländischen, später vermehrt schweizerischen Versicherungsgesellschaften.

21 *Hundert Jahre Geschichtsforschender Verein Oberwallis, 1888–1988*. Blätter aus der Walliser Geschichte. Hg. vom Geschichtsforschenden Verein vom Oberwallis. Brig. Tscherrig, 1988. 196 S., Abb. (20. Bd.). Dazu als Separatum erschienen: Inhaltsverzeichnis zu den Bänden I–XX (1889–1988).

22 HEINER MOSER, *Der schweizerische Getreideanbau und seine Geräte. Ein kulturgeschichtlicher Abriss*. Bern/Stuttgart, Haupt, 1988. 142 S., Abb.

23 BUCHS, HERMANN, *Vom Heimberger Geschirr zur Thuner Majolika*. Thun, Krebsler, 1988. 117 S., Abb.

24 KÖRNER, MARTIN, *Banken und Versicherungen im Kanton Luzern vom ausgehenden Ancien Régime bis zum Ersten Weltkrieg*. Luzern/Stuttgart, Rex, 1987. 222 S., Tab.

ten. Als günstigste Wachstumsphasen für Banken und Versicherungen erscheinen die 1850er Jahre und das erste Jahrzehnt des 20. Jahrhunderts. Die härtesten konjunkturbedingten Rückschläge zeichneten sich 1846–1848, 1861–1866, 1873–1879 und 1884/87–1893/94 ab. In diesen Jahren sanken die Preise der Agrarprodukte, der Tourismus war rückläufig, und im Zuge der Wirtschaftsflaute erlahmte die Bautätigkeit.

Das Schwergewicht der im Jahrbuch des Obergeraargaus 1988²⁵ veröffentlichten Beiträge liegt im wirtschaftsgeschichtlichen Bereich. Heinz Zollinger gibt einen Überblick über das Wasserrecht der Langeten seit dem Frühmittelalter. Christian Stalder beurteilt die spätmittelalterlichen Wüstungen im Amtsbezirk Aarwangen, untersucht sie auf gemeinsame Merkmale, geht der Frage nach, wie sich die Relation zwischen Bevölkerungszahl und verfügbarer Nutzfläche im 15. und frühen 16. Jahrhundert entwickelte, verfolgt den Rückgang des Getreidebaus und äussert sich abschliessend zur materiellen Lage der Bauern. Rolf Tanner stellt die historischen Verkehrswege am Vierländereck zwischen Jura und Wigger vor. Dieser Raum, heute zerschnitten von politischen und konfessionellen Grenzen und geprägt von einer einzigen Achse, war vor Zeiten ein Knotenpunkt sowohl regionaler als auch weitgespannter Verkehrslinien. In einem Teilabdruck seiner an der Universität Bern geschriebenen Lizentiatsarbeit über die Arbeiterbewegung von Herzogenbuchsee 1880–1940 beantwortet Karl Schwaar die folgenden drei Fragen: Wann und unter welchen Bedingungen drang ein Klassenbewusstsein in die Arbeiterschaft von Herzogenbuchsee ein? Welche Strahlungs- und Bindekraft ging von der Sozialdemokratischen Partei und den Gewerkschaften aus? Wie verlief deren Integration in Gemeinde und Gesellschaft?

Aus den zehn Beiträgen dieser Kurt Bächtold zum 70. Geburtstag vom Historischen Verein des Kantons Schaffhausen gewidmeten Schrift²⁶ seien drei herausgegriffen: Kurt Banteli erhellt mit seiner ersten umfassenden Bauuntersuchung eines profanen Gebäudes im Kanton Schaffhausen die Baugeschichte des über 700 Jahre alten Schlosses Beringen. Karl Schmuki schildert den Aufenthalt des Prinzen Johann Friedrich von Anhalt-Zerbst und seiner Gattin auf dem Patriziersitz «Rahmespüel Zur Sonnenburg» in Schaffhausen in den Jahren 1737 bis 1742. Zur Abgeltung von Schulden durfte der damalige Leiter der Bürgerbibliothek Schaffhausen aus der reichbestückten Privatbibliothek des 1742 verstorbenen Prinzen rund 230 teilweise hochwertige Bücher auswählen, die sich zu einem grossen Teil in der Stadtbibliothek Schaffhausen erhalten haben. Max Ruh steuert einen Beitrag über die ins Jahr 1813 zurückreichenden Anfänge der mechanischen Baumwollspinnerei Schaffhausen bei und vermittelt neben wirtschaftsgeschichtlichen und biographischen Fakten auch Einblicke in die Kinderarbeit und die Fabriksschule.

In den «Mitteilungen des Historischen Vereins des Kantons Schwyz für 1988»²⁷ geht Wernerkarl Kälin dem Korn- und Fruchtanbau und der Geschichte von neun Mühlen im Hochtal Einsiedeln nach. Markus Bamert berichtet über die Bauuntersuchungen an der aus der ersten Hälfte des 13. Jahrhunderts stammenden St. Nikolaus-Kapelle in Siebnen und würdigt deren kunstgeschichtliche Bedeutung. In einem Vorbericht macht Wener Meyer Resultate von Sondierungen bekannt, welche 1987 in der Wüstung Illgau/Balmis erfolgten und den Nachweis erbrachten, dass der hochmittelalter-

25 *Jahrbuch des Obergeraargaus* 1988. Hg. von der Jahrbuchvereinigung Obergeraargau. Langenthal, Merkur 1988. 297 S., Abb.

26 *Schaffhauser Beiträge zur Geschichte*. Bd. 65, 1988. Hg. vom Historischen Verein des Kantons Schaffhausen. Thayngen, Karl Augustin, 1988. 192 S., Abb.

27 *Mitteilungen des Historischen Vereins des Kantons Schwyz*; Heft 80 – 1988. Einsiedeln, Einsiedler Anzeiger, 1988. 213 S., Abb.

liche Landausbau die Terrasse von Illgau spätestens 11. Jahrhundert erfasst hat. Auch im Küchenhof des Klosters Einsiedeln wurden 1987 Ausgrabungen durchgeführt, worüber Alessandra Antonini informiert. Die vorbarocke Klosteranlage ist jetzt konkret fassbar und bestätigt die Genauigkeit des Sticks der Klosteranlage, den Matthäus Merian um 1642 angefertigt hat. In einer weiteren Abhandlung stellt Hermann Bischofberger die Orgelbauerfamilie Bosshard von Baar vor, die im Kanton Schwyz zwischen 1698 und 1844 über 60 Orgeln gebaut hat.

Im «128. Neujahrsblatt des Historischen Vereins des Kantons St. Gallen für 1988»²⁸ zeichnet Marianne Degginger aufgrund von Schrift-, Bild- und Sachquellen die Geschichte der Hebammen im alten St. Gallen im Zeitraum von 1580 bis 1798 nach, unter anderem mit den Schwerpunkten Ausbildung, Anstellung, Betreuung der Gebärenden, Taufe, Lohn, Eid. Im Ancien Régime, in dem selbständige Frauenberufe sonst kaum existierten, war die Tätigkeit der Hebamme eine der wenigen Ausnahmen. Weil sich die Ärzte vorerst nicht besonders für die Geburtshilfe interessierten, war die Leitung einer Geburt lange Zeit den vom Stadtarzt ausgebildeten und geprüften Hebammen übertragen. Auch bei Gerichtsfällen hatten die Hebammen dem Rat zur Verfügung zu stehen: Sie dienten als Sachverständige in Vaterschaftsklagen, bei der Feststellung des unerlaubten vorehelichen Beischlafs und der Bestimmung der Jungfernschaft sowie bei Kindsmord und Abort.

Wädenswil

Peter Ziegler

- 28 MARIANNE DEGGINGER, *Zur Geschichte der Hebammen im alten St. Gallen*. Hg. vom Historischen Verein des Kantons St. Gallen. St. Gallen, Hermann Brägger, 1988. 108 S., Abb. (128. Neujahrsblatt, 1988).

Französische Revolution – eine Literaturübersicht.

Diese Sammelbesprechung versteht sich nicht als wissenschaftliche Zwischenbilanz in dem Sinne, dass sie die wichtigsten Neuerscheinungen des grossen Jahres herausgriffe. Sie ist mehr ein Kurzreferat über Titel, die der Redaktion zugekommen sind, wobei Interessantes – etwa Winfried Schulzes Buch über den 14. Juli – entfällt. Dennoch mag sie in verkürzter Optik einige Trends der Forschungsentwicklung aufzeigen.

Eine Gesamtdarstellung schrieb ERNST SCHULIN¹. Sie kann als geglückte Summe mit persönlicher Akzentuierung gelten, unter sorgfältiger Berücksichtigung der französischen Forschung. Überzeugend und ganz den Interessen des Autors entsprechend die historiographische Einleitung. Eigenartig hingegen die Gliederung: zuerst nämlich die chronologisch durchgezogene Darstellung der Ereignisse und Ergebnisse von 1788/89 bis zum September 1792 als dem «Anfangsdatum der extremsten Phase», dann erst ein ausführlicher Mittelabschnitt «Zur Vorgeschichte der Revolution» mit struktur- und verfassungsgeschichtlichen Überblicken. Diese verraten in ihrer Kompetenz den Schüler Martin Göhrings, eines Meisters der Französischen Revolutionsgeschichtschreibung in Deutschland. Dennoch kann man sich fragen, ob diese Komposition ganz sachgemäss ist; im Grunde setzt sie einen mit der Vorgeschichte bereits vertrauten Leser voraus. In einem dritten Teil zieht Schulin dann die Erzählung weiter bis zur Endzeit der Revolution, da «ein weit aggressiverer, jüngerer und aktionsfähigerer Cromwell als der englische» die Macht an sich riss und damit eine schon damals viel befürchtete und zerredete Parallele wahr machte. Ein bibliographisch gut fundiertes und problembezogenes Werk; gegenwärtig wohl das beste, das deutscherseits zu diesem Thema vorliegt.

1 SCHULIN, ERNST, *Die Französische Revolution*. München, Beck, 1988.

Kein «Newcomer» ist JEAN-PAUL BERTAUDS Buch «La vie quotidienne en France au temps de la Révolution 1789–1795», das schon 1983 erschien, nun aber in einer Übersetzung von Christine Diefenbacher auch deutsch vorliegt². Die sich über verschiedene Zeiten und Kulturen erstreckende Hachette-Reihe «La vie quotidienne» pflegte übrigens die Alltagsgeschichte schon zu einem Zeitpunkt, da sie noch keine Mode war. Man spürt diese Tradition am impressionistischen Charakter des Buches, das wenig systematisch und ohne Grafiken oder Tabellen bestimmte Aspekte des täglichen Lebens herausgreift, wozu das Föderationsfest vom 14. Juli 1790 den Ausgangspunkt bietet. Mode, sich ausbreitende Konsumgüter, Wohnungsnot der zwar «nur» 600 000 Einwohner zählenden, aber permanentem Zuwanderungsdruck ausgesetzten Hauptstadt, Essgewohnheiten usw., die fast periodischen Brotmeuten und die zwischen Gewährenlassen und Reglementierung schwankenden Massnahmen seitens der Regierung. Mit der Terreur zeichnet sich eine zunehmende Verpolitisierung des Alltags ab, die sich in den – ausführlich dargestellten – Wandlungen des religiösen Zeremoniells, der Presse, Theater und Chansons sowie neuen Formen der Eheschliessung niederschlägt. Dass die Frauen relativ ausführlich bedacht werden, ist heutzutage fast schon normal; bemerkenswerter die eingehende Berücksichtigung des revolutionären Alltags der Kinder in Schule und Spiel. Ein Buch mit vielen Details, etwas stark auf Paris bezogen. Das Literaturverzeichnis ist viel zu knapp und zu allgemein, um weiterzuhelfen.

Der Band «Ploetz – die Französische Revolution» enthält zwar eine nützliche Bibliographie von rund 25 Seiten, doch soll man sich durch das Ploetz-Etikett nicht irreführen lassen³. In der Hauptsache besteht er aus einer Reihe von interessanten, problembezogenen Studien. Sie reichen von der Vorgeschichte und den Ursachen der Revolution über die Bauern- und Wirtschaftsrevolution zu den erhellend thematisierten Aspekten der «Kulturrevolution» und einem Abschnitt über die Frauen zu mehr herkömmlichen Fragen der Kirchen- und Verfassungsgeschichte.

Auch die Aussenpolitik und die Wirkungen auf Deutschland sind behandelt. Als Autoren zeichnen neben dem Herausgeber ROLF REICHARDT mehrere bekannte Spezialisten, vor allem der jüngeren Generation. Dem Buch kommt nicht zuletzt das Verdienst zu, Fragen und Ergebnisse der heutigen französischen Forschung einem deutschen Publikum nahezubringen.

Die Revolution und Deutschland – ein Schwanken zwischen Begeisterung, Akzeptanz und scharfer Ablehnung mit vielen Nuancen dazwischen; ein ständig wiederkehrendes Thema der Forschung auch. Der Innsbrucker Historiker HELMUT REINALTER, einer der Spezialisten auf diesem Gebiet, ist ihm nach früheren Recherchen in zwei Büchern nachgegangen. Das eine beschreibt «Österreich und die Französische Revolution»⁴ – eine lange Zeit tabuisierte Fragestellung, da die betreffenden Akten unter den Habsburgern und darüber hinaus bis nach dem Zweiten Weltkrieg kaum zugänglich waren – offenbar in der Hoffnung, das Land als eine revolutionsverschonte Oase erscheinen zu lassen. Noch in Srbiks «Deutscher Einheit» schlug Revolutionsbegeisterung «besonders in Altdeutschland» durch. Nach den bahnbrechenden Forschungen Wangermanns hat sich nun vor allem Reinalter der Kontinuität von frustrierten Reformhoffnungen der josephinischen Reformära zum sog. Jakobinertum im Habsburgerreich angenommen. Manches wirkte mit: die Unmöglichkeit, den so aussichtsreich gestarteten aufgeklärten Absolutismus in eine Über-

2 BERTAUD, JEAN-PAUL, *Alltagsleben während der Französischen Revolution*. Aus dem Französischen übersetzt von CH. DIEFENBACHER. Freiburg/Würzburg, Ploetz, 1989.

3 Ploetz. *Die Französische Revolution*. Hg. von ROLF REICHARDT. Freiburg/Würzburg, Ploetz, 1988.

4 REINALTER, HELMUT, *Österreich und die Französische Revolution*. Wien, Bundesverlag, 1988.

windung des Feudalismus umzusetzen, sodann die verschiedenen Geheimgesellschaften, insbesondere die der Illuminaten – hier zeigt sich übrigens eine interessante Parallele zur Revolutionsaufgeschlossenheit Pestalozzis. Die schon früher erforschte Jakobinerbewegung gipfelte in den Jahren 1793–95; sowohl in Österreich als in Ungarn verschmolzen soziale und nationale Komponenten. Untersucht werden typologisch dann einzelne Vertreter der Bewegung, so Andreas Riedler und Joseph Rendler, die (im Unterschied zu Martinovics und Gilowsky) der Hinrichtungswelle entgehen konnten.

Ein knapperes Buch desselben Autors, «Die Französische Revolution und Mitteleuropa», befasst sich mit den «Erscheinungsformen und Wandlungen des Jakobinismus» und bietet einen kenntnisreichen Forschungs- und Problemüberblick⁵. Eine letzte Studie des Bandes ist betitelt «Immanuel Kant und die Französische Revolution» und hält die letztlich widersprüchliche Einstellung des Philosophen fest.

Die von WOLFGANG VON HIPPEL besorgte Quellensammlung über die Französische Revolution im deutschen Urteil bietet eine reiche und geistvolle Blütenlese von Stimmen, die über mehr als anderthalb Jahrhunderte erklingen sind: vom Ausbruch der Revolution bis über die Zeit des Zweiten Weltkrieges hinaus⁶. Besonders interessant und gewichtig ist der Anteil an minder Bekanntem, so dass auch der gute Kenner der politischen Ideengeschichte immer wieder auf Neues stossen wird – bei Eduard von Hartmann, dem Simplicissimus, Otto Rühle oder Edgar J. Jung. Halten wir als ein Beispiel unter vielen die Meinung Moltkes fest: «Die Philosophie, überhaupt die gebildeten Klassen und die Presse waren nicht im Stande, eine solche Katastrophe zu improvisieren. Nur der Staatsbankrott und nur die äusserste Noth der niederen Klassen, gerade derer, die sich am wenigsten um Philosophie und Literatur bekümmerten, die nicht einmal lesen konnten, führten die Revolution herbei, in die sich dann freilich alle edelen und schmutzigen Leidenschaften der Gebildeten einmischten» (S. 154). Besonders repräsentativ ist die Zeit des Dritten Reiches ausgefallen.

Im Umkreis der Revolution zu nennen sind einige Biographien, die in der Heyne-Reihe erschienen sind, als preisgünstige Taschenbücher. BERNARD FAY, der französischen Rechten zugehörig und vor Jahrzehnten durch ein Buch über Freimaurerei und Revolution umstritten bekanntgeworden, befasst sich mit Ludwig XVI., allzu verständnisvoll und voller Wohlwollen⁷. Das apologetisch gefärbte Werk verkennt allerdings die Entscheidungsschwächen des Monarchen, seine Unfähigkeit, zur rechten Zeit durch wirklich durchgehaltene Reformen von oben den Interessen der Privilegierten entgegenzutreten. «Ludwig XVI. schrieb in seinem ganzen Leben nur zwei Berichte» – diesen Hinweis auf seine Bequemlichkeit erfährt man nicht bei Fay, sonder in der Biographie Marie Antoinettes von ANDRÉ CASTELOT⁸. Auch hier viel Anschaulichkeit und pikante Details, aber zu wenig historische Perspektiven. Ein-

5 REINALTER, HELMUT, *Die Französische Revolution und Mitteleuropa. Erscheinungsformen und Wirkungen des Jakobinismus*. Seine Gesellschaftstheorien und politischen Vorstellungen. Frankfurt, Suhrkamp, 1988.

5a Ebenfalls von H. Reinalter stammt der Sammelband über den josephinischen Reformen Joseph von Sonnenfels, den der Hg. mit einer knappen Biographie einleitet und um einen Beitrag über «Joseph von Sonnenfels als Gesellschaftstheoretiker» bereichert. *Joseph von Sonnenfels*. Hg. von HELMUT REINALTER. Wien, Österreichische Akademie der Wissenschaften, 1988.

6 *Freiheit, Gleichheit, Brüderlichkeit? Die Französische Revolution im deutschen Urteil*. Hg. von WOLFGANG VON HIPPEL. München, dtv, 1989.

7 FAY, BERNARD, *Ludwig XVI. Der Sturz der französischen Monarchie*. Aus dem Französischen übersetzt von ARTHUR SEIFFHART. München, Heyne, 1989.

8 CASTELOT, ANDRÉ, *Marie Antoinette. Von Versailles zur Guillotine*. Aus dem Französischen übersetzt von ALBERT VON STEERBACH. München, Heyne, 1989.

drücklich dann die Schilderung der letzten Lebensmonate. Allerdings hat schon Albert Sorel darauf hingewiesen (und die speziellen Forschungen Alfred Rufers konnten es bestätigen), dass ihre Hinrichtung dadurch beschleunigt wurde, dass eine französische Gesandtschaft, die nach Venedig unterwegs war, durch österreichische Agenten nach Mantua verschleppt und umgebracht wurde (vgl. Alfred Rufer, Novate).

Die von LOUIS MADELIN selbst besorgte kürzere Fassung der seinerzeit grundlegenden, zweibändigen Biographie Fouchés ist schon früher bei Heyne auf deutsch herausgekommen und hier angezeigt worden (SZG 29/1979, S. 725). Jetzt liegt sie erneut (diesmal mit verändertem Untertitel) vor⁹. Die Talleyrand-Biographie von J. F. BERNARD kann als nützliche Synthese betrachtet werden, die sich um Ausgewogenheit bemüht – etwa bei der Abklärung der umstrittenen Rolle anlässlich der Hinrichtung des Duc D'Enghien. Ob Talleyrand sich dem Griff Napoleons nach Spanien gegenüber wirklich so negativ verhielt, bleibt weiterhin offen. Die Abschnitte über die Revolution sind relativ knapp ausgefallen¹⁰.

Ganz andere Dimensionen erfüllt das Buch von JEAN STAROBINSKI, «Die Erfindung der Freiheit 1700–1789»¹¹. Schon 1964 als «L'invention de la liberté» herausgekommen, dann bei Skira luxuriös reeditiert, gibt es nun eine entsprechend prachtvolle Ausgabe auch in deutscher Übersetzung von Hans Staub. Es geht darin um die von Moltke so geringgeschätzte Ideologie, genauer um das Idealbild des Dixhuitième, das sich das Bürgertum des 19./20. Jahrhunderts von jener Ära macht und das durch einen nostalgischen Ästhetizismus bestimmt ist. Anders als im cartesianischen Zeitalter ist das vorrevolutionäre durch Lockes Lehre geprägt, wonach «die Seele nur über Empfindungen zu Ideen gelange», das Denken somit auf keine angeborenen Ideen zählen könne. Das Paradox besteht also darin, dass das rationalistische Jahrhundert die Autonomie der Leidenschaften nicht nur fordert, sondern auch theoretisch unterbaut. So ergibt sich für den «aufgeklärten» Menschen ein Sinn für Entgegensetzung, der es ihm ermöglicht, allen und sich selber zu widersprechen. Das geistvolle Buch ist insofern einseitig, als es Kunst und Kultur nicht als Widerspiegelung einer gesellschaftlichen Wirklichkeit begreift, sondern davon ausgeht, dass diese Kunst nur für einen verschwindend kleinen Ausschnitt geschaffen wurde, für solche nämlich, die sich eine «Philosophie und Mythologie des Vergnügens» mitsamt den Fluchträumen der Illusion, der festlich-zwecklosen Schönheit und der Utopie leisten können und wollen. Man schirmt sich – bei eher konventioneller Architektur – durch die gepflegte Intimität der Innenräume gegen aussen ab, zieht sich in die Nachahmung der Natur, des «unmöglichen Idylls» und der «Ruinen-Romantik» zurück. Auch die «angebliche Herrschaft der Frau» kommt zur Sprache, vor allem unter dem Aspekt der erotisch verfeinerten Lebensbereicherung.

Bei allen Qualitäten und Finessen des Buches erscheint doch das letztlich Unverbindliche der so verstandenen «Freiheit» darin überbetont. Es trägt aber zum Verständnis der Revolution insofern bei, als auf dieser Grundlage eine Generation heranwuchs, welche diese Art von Kultur nicht mehr hinzunehmen willens war, sondern ihr mit der Entschlossenheit zur Konfrontation begegnete.

Nur am Rande erfasst unser Thema noch das Werk von JOHANNES WILLMS über Paris als Hauptstadt Europas von 1789–1914¹². Immerhin wird die «Hauptstadt der

9 MADELIN, LOUIS, *Fouché. Der Mann, den selbst Napoleon fürchtete*. Aus dem Französischen übersetzt von GERHARD HELLER. München, Heyne, 1989.

10 BERNARD, J. F., *Talleyrand, Diplomat-Staatsmann-Opportunist*. Aus dem Amerikanischen übersetzt von RENATE ZESCHITZ. München, Heyne, 1989.

11 STAROBINSKI, JEAN, *Die Erfindung der Freiheit 1700–1789*. Aus dem Französischen übersetzt von HANS STAUB. Frankfurt, Fischer, 1988.

12 WILLMS, JOHANNES, *Paris. Hauptstadt Europas 1789–1914*. München, Beck, 1988.

Revolution» auf rund einem Viertel des Bandes kompetent behandelt. Voran geht ein einleitender Abschnitt über das Paris des ausgehenden Ancien Régime, das durch ein merkwürdiges Nebeneinander von Bauboom, urbanistischer Kühnheit und mittelalterlicher Zurückgebliebenheit charakterisiert erscheint. Die im Frühsommer 89 dramatisch angestiegene Teuerung, die man sogar der Obrigkeit anlastete, trug zur Eskalation der Juliereignisse entscheidend bei. Der Autor weiss fesselnd zu schildern; vor allem auch die makabren Seiten der Stadt wie Friedhöfe, Massenbestattungen während der Revolution, Epidemien oder die lange Zeit haarsträubenden hygienischen Verhältnisse finden seine Aufmerksamkeit. Das Wort Karamsins, in Paris müsse man die Augen offen, die Nase aber möglichst geschlossen halten, dürfte noch lange Zeit gegolten haben. Sozialgeschichte und Politik, urbanistische Entwicklung, Epidemien und Grand magasins werden anschaulicher vorgeführt als die kulturellen und zivilisatorischen Kräfte, so dass die «Hauptstadt Europas» minder plastisch als diejenige des Landes erscheint. Ein letzter Höhe- oder vielmehr Tiefpunkt ist die «Semaine sanglante» der Kommune von 1871, wogegen die nachfolgende, sich nur langsam einpendelnde Belle Epoque der Dritten Republik mit ihrem überreichen Aufblühen von Malerei, Musik, Bankenwesen, Ausstellungsaufwand und Luxus nur eben noch angefügt wirkt. Das Buch hat eine gute Bibliographie, aber – was bei seinem Faktenreichtum nötig gewesen wäre – kein Register, auch kein ausführliches Inhaltsverzeichnis nach Stichworten. Im Ganzen aber ein sehr fundiertes Orientierungsmittel zur Geschichte einer Stadt, die sich freilich immer wieder bis zur Untrennbarkeit mit der Geschichte Frankreichs identifiziert.

Von «Sprachen und Politik in der Französischen Revolution» handelte der konzentrierte Band von JEAN GUILHAUMOU¹³. Seine These ist, dass der Prozess der Entstehung und Verbreitung der politischen Sprache nur im ständigen Bezug zum Geschehen erfasst werden kann, so dass das Ereignis die Gestalt des Wortführers hervorruft, «der seinerseits die Tragweite des Geschehens erweitert.» Das wird an den Beispielen der Cahiers, der «Diskurshegemonie» in der Konstituante und schliesslich an der Sprachinitiative der Jakobiner durchgezogen. Der Revolutionierung Frankreichs ging somit eine Revolutionierung seiner Sprache parallel – eine interessante Konzeption, die auch an anderen Epochen (z. B. der NS-Zeit) zu belegen wäre.

Fast schon ein Klassiker der marxistisch-leninistischen Geschichtsschreibung wie des nationalen Selbstverständnisses ist ALBERT SOBOULS «Grosse Französische Revolution»¹⁴. National, weil die Verdrängung der «atlantischen These» nicht zuletzt auch unter dem Blickpunkt der Einzigartigkeit des französischen Geschehens erfolgt. Von monumentaler Einseitigkeit ist die Konsequenz, mit welcher alles auf die jakobinische Diktatur zuläuft, deren Scheitern alsdann die «Unmöglichkeit der inneren Stabilisierung» festlegt. Die Aussenpolitik wird marginalisiert, obwohl ihr Druck doch – gerade nach Ansicht des Autors – die Terreur weitgehend motiviert und auch legitimiert. Die Einbahnstrasse dieses seit 1962 immer wieder neu aufgelegten «Précis d'histoire de la révolution française» (von Frauke Stübig mit einem leistungswerten historiographischen Nachwort versehen) dürfte vor allem noch immer jüngere Leser in ihren Bann zwingen. Das Literaturverzeichnis dieser Übersetzung enthält ziemlich viele deutsche Titel, die Soboul selbst wohl kaum verwertet hat.

Zum Abschluss zeigen wir ein Werk an, das vor über sechzig Jahren erschien und dessen Wiederabdruck eine menschliche Tragödie in Erinnerung ruft: HEDWIG HINTZES «Staatseinheit und Föderalismus im alten Frankreich und in der Revolu-

13 GUILHAUMOU, JACQUES, *Sprache und Politik in der Französischen Revolution*. Aus dem Französischen übersetzt von K. MENKE. Frankfurt, Suhrkamp, 1989.

14 SOBOUL, ALBERT, *Die Grosse Französische Revolution*. Hg. und übersetzt von JOACHIM HEILMANN und DIETFRIED KRAUSE-VILMAR. Frankfurt, Athenäum, 1988.

tion»¹⁵. Es war die 1928 herausgegebene Berliner Habilitationsschrift der Gemahlin des grossen Verfassungshistorikers Otto Hintze, die aus rassischen Gründen nach Hitlers Machtergreifung emigrieren musste und 1942, angesichts drohender Deportation, in ihrem holländischen Exil Selbstmord beging. In den kurzen Jahren ihrer Lehrtätigkeit als Privatdozentin hatte sie sich intensiv für die deutsch-französische Verständigung eingesetzt.

Die Bedeutung des Buches besteht darin, dass es konsequent den föderalistischen Ideen und Tendenzen in der Geschichte Frankreichs vor und nach 1789 nachgeht. Gegen die angebliche Einbahnstrasse des Absolutismus wandten sich immer auch regionalistische, auf Selbstverwaltung hintendierende Kräfte, die selbst in der physiokratischen Reformbewegung virulent waren. Und die Revolution war in ihrer ersten Phase – markiert etwa durch das Kommunalgesetz vom August 1789 – stark kommunalistisch geprägt; der Föderalismus aber erlebte in der Erhebung der Gironde seinen vitalsten Ausdruck: hier ballte sich alles nochmals zusammen, was im 17./18. Jahrhundert an innerem Widerstand gegen Paris erwachsen war. Das Buch weitet sich in diesen Partien zu einer eigentlichen Ideengeschichte des Girondismus, dessen Überwindung dann freilich die jakobinische, in der Folge von den Nachfolgeregimes übernommene Zentralisation vollendete und damit die französische Geschichte um eine wesentliche und bereichernde Spannung brachte.

Das Werk Hedwig Hintzes – das übrigens an historiographische Tendenzen in Frankreich selber anknüpft (Brette!) – kommt zu einer Zeit, da Frankreich sich erneut auf seine föderalistischen Traditionen besinnt und eine gewisse Renaissance des Regionalismus erlebt, einer Wiederentdeckung gleich. Es ist von Rolf Reichardt eingeleitet und mit einer Bibliographie ihrer Schriften versehen worden – ein sehr bedenkenswerter und gewichtiger wissenschaftlicher Beitrag zum Revolutionsjahr.

Zürich

Peter Stadler

15 HINTZE, HEDWIG, *Staatseinheit und Föderalismus im alten Frankreich und in der Revolution*. Frankfurt, Suhrkamp, 1989.

HINWEISE – AVIS

Ausstellungen zur Geschichte und Kultur

D-5100 Aachen, Suermondt-Ludwig-Museum: Der thrakische Silberschatz von Rogozen (Bulgarien) (bis Ende August 1989).

D-8900 Augsburg, Zeughaus: Schwaben und Tirol (bis 15. Oktober 1989).

CH-4000 Basel, Museum für Völkerkunde und Schweizerisches Museum für Volkskunde: Weil noch das Lämpchen glüht (bis September 1989) – Kleidung und Schmuck (bis 25. Februar 1990), Historisches Museum: Basler Goldschmiedekunst 1400–1989 (bis 2. Oktober 1989).

D-1000 Berlin, Martin-Gropius-Bau: Europa und der Orient (bis 27. August 1989).

CH-3000 Bern, Historisches Museum: Masken (bis 20. August 1989).

D-5300 Bonn: 2000 Jahre Bonn (Januar bis Dezember 1989) – Historische Meile (bis 5. August 1989) – Kunstzentrum: Hauptstadt, Zentren, Residenzen, Metropolen in der deutschen Geschichte (bis 20. August 1989) – Akademisches Kunstmuseum: Herrscher und Athlet (bis 5. September 1989).